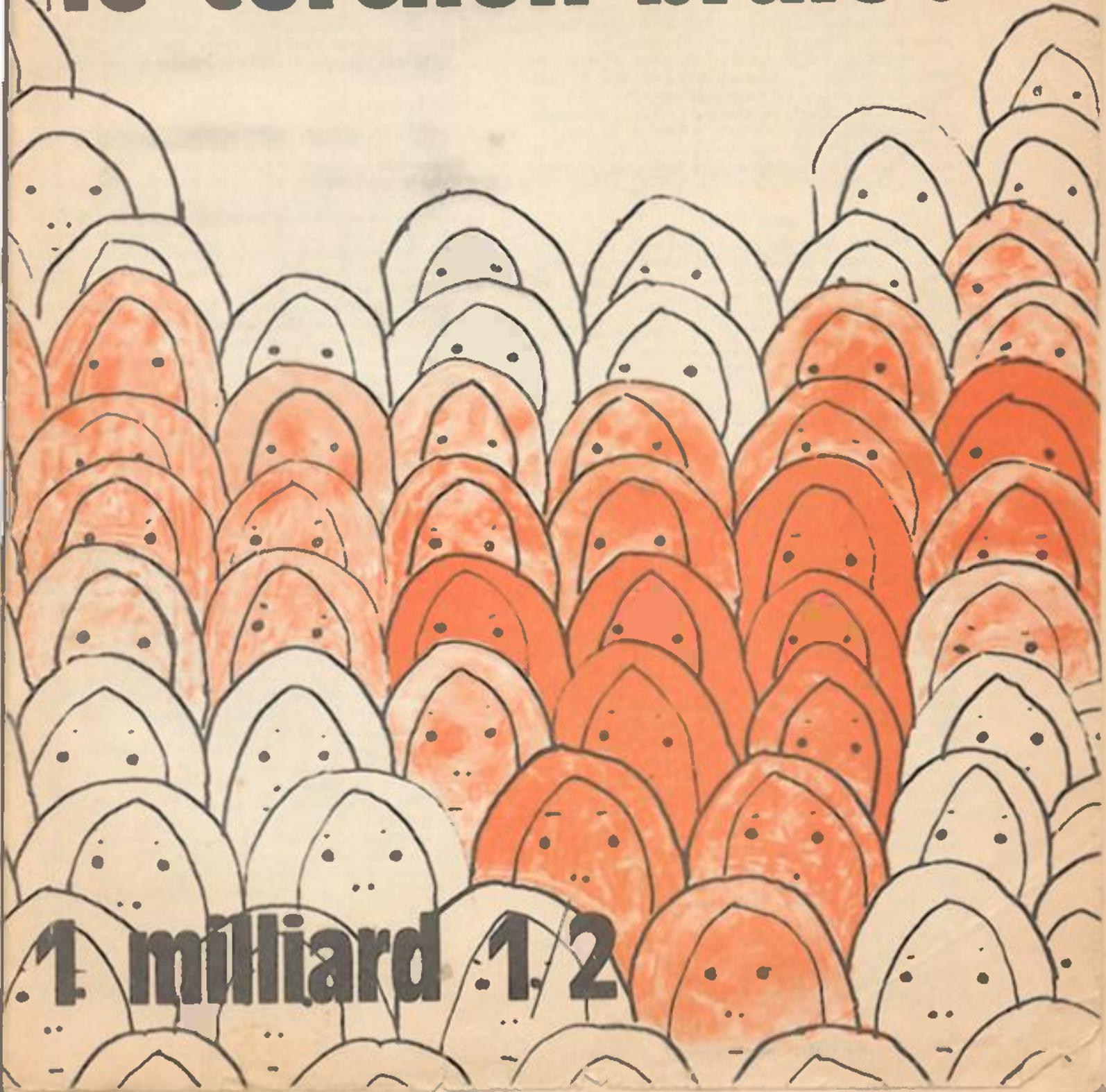


L'IDIOT LIBERTE

LIVRE-JOURNAL

le torchon brûle !



1 milliard 1.2

COMBAT POUR LES FEMMES

Lettre au monstre qui est en moi-même

Le Petit Larousse Illustré. — MONSTRE : Etre dont la conformation diffère de celle de son espèce.

Tu es Sa femme, Sa nourrice, Sa mère, Sa sœur, Sa maîtresse, Son égérie, Sa muse, Son infirmière, Sa cuisinière, Sa secrétaire, Sa femme de ménage.

Tu es la Vie, l'Espoir, le Désespoir, l'Amour, la Lumière, la Maternité, l'Avenir, le Passé, le Tout et le Rien.

Tu es une bête, un ange, un avatar du diable, un os arraché de Sa chair, l'épine dans Son cœur, le Pêché Incarné, la Rédemption.

OUI ES-TU ?

TU N'ES RIEN parce que :

On t'a élevée dans l'idée qu'une femme est une ménagère-puéricultrice destinée au bonheur de l'Homme, gardienne de Son foyer et de Ses enfants.

Alors que la famille dont il t'a donné le culte et le gardiennage, n'est autre qu'un subtil moyen de perpétuer : les rapports oppresseur-opprimé qui sont ceux de la Société Capitaliste Paternaliste. C'est ainsi qu'il peut impunément compenser sur toi et sur ses enfants les humiliations qu'il subit dans sa vie d'Homme, vie qu'il a hiérarchisée. Lui, l'opresseur de l'homme par l'homme.

L'idée même de cette hiérarchisation : par son rôle de Père oppressif, il est l'incarnation de Dieu, du Chef d'Etat, du Patron et de tous les leaders. Il est le véhicule de l'idéologie bourgeoise selon laquelle les hommes ne sont égaux et libres qu'en paroles, et par laquelle on prépare les enfants à toutes les obéissances, les forçant à abandonner peu à peu leur intuition de la vie véritable.

TU ES SA COMPLICE en soutenant le concept de Famille par ton silence, ou par ton autorité sur les enfants quand tu veux à ton tour compenser l'oppression en laquelle il te maintient et les maintient.

Economiquement, tu ne participes pas à la répartition des moyens de production. Femme au Foyer, il (ton mari) te paie pour l'entretien de sa force de travail, pour engendrer Sa descendance et tenir Sa maison. Femme au Travail, il (ton patron) te paie moins que le moindre des travailleurs à travail égal, ce qui ne l'empêche pas (ton mari) de te laisser le soin des enfants et du ménage sans compensation économique réelle.

Il t'entretient **idéologiquement** dans la misère par ses notions de « féminité », d'« éternel féminin », de « charmants animaux incompréhensibles ». Il te dresse contre tes sœurs pour en faire des rivales vers lesquelles il est susceptible de se précipiter si tu ne tiens pas ton rôle de femme comme il l'entend : t'abandonnant alors aux difficultés économiques, à la solitude dans un monde d'hommes où tu ne peux trouver place que comme putain ou comme sainte.

Il t'entretient **sexuellement** dans la misère, par ses notions de force masculine, de combat, de virilité et installe dans l'acte sexuel un rapport de force qu'il te faut accepter. Et même, un rapport de forces que tu finis

par considérer comme normal et souhaitable. Ce rapport dominant-dominé n'est pas normal. Mais il a tôt fait de te faire croire que si tu le refuses, c'est toi qui n'est pas normale.

TU ES parce que :

— Tu es celle qui, dans la structure actuelle de la famille, est la plus proche des enfants. Tu peux donc combattre l'idéologie dominante en ne la transmettant pas. Tu peux refuser aujourd'hui de faire des hommes qui demain ne seraient pas des humains.

— L'Homme a besoin de toi pour entretenir sa force de travail et sa descendance. Si tu refuses de le faire gratuitement, ce sont tous les rapports économiques que tu remettras en question. L'Homme ne peut pas s'offrir le luxe de se passer de toi.

— Ta situation d'opprimée à travers les siècles a fait de toi le véhicule d'un langage dominé mais vivace. Si tu n'as pas encore conscience de cette force, elle se trouve cependant potentiellement en toi. Si tu en prends conscience, elle est une arme, un espoir.

— Le rapport de force dans les relations sexuelles te rend insatisfaite, malheureuse et malade, et ainsi tu peux atteindre à la conscience de ton oppression. L'homme ne peut pas être toi, et ses théories sexuelles ne rendent compte que d'une moitié de l'humanité. Toi, tu n'es pas anormale, tu es saine.

TU ES PARCE QUE TU ES 1 MILLIARD ET DEMI,

et que, de quelque côté que tu te tournes, tu finiras par ne rencontrer que des sœurs, semblables à toi, opprimées et malades de cette oppression, qui comme toi poseront un jour leur problème en des termes qui leur seront propres, en un langage qui passera par le corps et la vie, là où se trouve la véritable expression.

IL FAUT que tu rencontres d'autres femmes, que tu parles avec elles de l'oppression qui vous est commune, que tu en parles de toutes les manières possibles (expérience personnelle comme analyse marxiste de ta situation d'opprimée). **IL FAUT** que tu découvres avec elles des armes qui te seront particulières.

IL FAUT que tu te battes, car par ta libération, c'est aussi l'homme que tu libères, en ce que son appréhension de la vie passe par toi. Et surtout, **IL FAUT** qu'aujourd'hui, tout de suite, tu exiges d'être considérée, traitée à l'égal de l'être humain de sexe masculin. Que dans ta vie quotidienne tu cesses d'accepter qu'il te jauge, t'évalue, te pèse comme un animal doué de peu de raison qu'il chercherait à utiliser au mieux de son propre plaisir.

L'opresseur qui veut libérer l'homme ne peut pas être un véritable révolutionnaire : il reconduit pour une moitié de l'humanité le contrat dominant-dominé qu'il tente d'abolir pour l'autre moitié. Par là même, il forge les armes de la réaction.

L'HOMME ACTUEL, OPPRESSEUR DES FEMMES, EST UN SUICIDAIRE.



Pourquoi je suis au mouvement de libération des femmes

Partout on se fait chier, chez soi, au travail et dans les groupes révolutionnaires. Il n'y a que quand on est sérieux qu'on fait quelque chose, paraît-il. Mais il y en a marre de ce masochisme des mecs. Vivo les femmes, c'est ce qui a le moins de chance d'être sérieux. Mon corps c'est pas simplement un outil pour porter ma tête parce qu'on ne sait pas la faire tenir autrement. A partir du moment où j'avais une tête de mec, une tête d'intellectuelle et la tête de mon père qui plus est, c'était plus possible. Une nana qui n'en est pas une, ça n'a pas le droit d'exister, ça n'est pas baisable. A bon entendeur salut. Les types qui déclarent pas baisable une nana qui parle et écrit, ils sont dans les groupes révolutionnaires et ils les dirigent. Alors la révolution qui me permettra d'avoir un corps, de rire et de garder ma propre tête, il faut que je la fasse ailleurs, moi-même.

Ce n'est pas ailleurs que cela se passe, dans la zone des tempêtes, les bidonvilles ou les usines. On a chacune à faire la révolution. On a chacune à affirmer notre droit de vivre, et rien à perdre, parce qu'aujourd'hui on ne vit pas. Ce n'est pas la femme qu'il s'agit de libérer, mais toutes les femmes. Et pour chacune l'oppression a des formes particulières. A écouter les autres parler aux réunions du mouvement, j'ai l'impression d'être une femme à l'envers. Je ne fait guère ni la vaisselle, ni à bouffer, ni le ménage, etc. mais je ne baise jamais non plus. Je lis, j'écris, je parle, un vrai mec quoi... Et de ça j'en ai marre. J'en ai marre d'avoir fait cette expérience incroyable de discuter partout docilement, en créant des sections de planning familial étudiant, des avantages comparés des divers moyens contraceptifs alors que je n'en utilisais aucun et pour cause, et que j'avais appris tout ce que je disais dans les livres.

J'en ai marre d'être une femme-pédé. Qu'est-ce qu'une femme-pédé ? Une femme imbaisable, parce

qu'elle fait tout pour ne pas se faire baiser disent les mecs, parce que les mecs ne veulent pas la baiser dit-elle. Ce face à face imaginaire risque de durer longtemps. Il dure toujours.

Etre une femme-pédé c'est faire comme les mecs, c'est obéir à la loi du groupe au lieu de faire ce qu'on a envie, c'est faire comme tout le monde pour ne pas se marquer comme différent. Paradoxalement dans un groupe de nanas c'est se sentir mal parce qu'on est moins belle qu'elles, dans un groupe de mecs c'est se sentir mal parce qu'on fait moins bien qu'eux, dans un groupe mixte c'est se sentir mal parce qu'on est le cul entre deux chaises. C'est toujours chercher à se comparer, à se classer, à s'identifier, c'est obéir au comportement inculqué par la bourgeoisie, c'est être une bourgeoise. C'est refouler son désir sous l'uniforme, l'objectivité, la raison, l'obéissance.

La femme socialiste, « libérée », dont le modèle s'imposerait à nous comme idéal du moi, avec la même force morale que le modèle, ou les modèles, de femme bourgeois, serait tout aussi répressive. Il s'agit de libérer notre désir de toutes les images auxquelles il colle et qui le refoulent sous les besoins que la société prétend satisfaire. Notre sexe est répandu sur tout notre corps : pour chacune il est différent.

* Dans ton texte, qui est beau, je n'aime pas la formulation « femme-pédé ». Je ne l'aime pas parce qu'elle me paraît piquée, sans examen, dans le vocabulaire des mecs (leur registre d'insultes à eux) et qui comporte un mépris des femmes.

Et je ne l'aime pas parce que les « pédés », eux, sont aussi des opprimés, et que, humour, bon, mais pourquoi choisir « plutôt » le nom d'opprimés comme injure ? Il y en a tant d'autres. Moi je vois : un Jules dans le cerveau.

A nous la parole

Ça m'énerva, il faut que je tape quelque chose très vite pour « le Torchon » parce qu'il paraît qu'il faut boucler mercredi prochain. Qui c'est qui dit ça ? Qui c'est qui a décidé ça à la va vite... Ces pédés* de « l'Idiot » qui après nous avoir fait venir deux fois pour rien (on veut bien de vos articles mais ce n'est pas vous qui faites le journal, le journal il est à nous, etc.) ont fini par dire qu'on pouvait faire « le Torchon » comme on voulait, sans censure, etc. C'est pas qu'on se fait des illusions sur la subtile « bonne volonté » desdits mais pourquoi ne pas les prendre au mot ? De toute façon c'est ce qu'on verra comment ça se passera... Laisser parler des femmes pour de vrai c'est pas donné à tout le monde, on verra s'ils en sont capables à « l'Idiot ». Parlé tenu ? Parce que nous, à tout prendre, on s'intéresse pas du tout au problème, on se penche pas dessus comme ces beaux journalistes pressés, on en crève et on en vit nous, c'est notre lot d'être bonne femme : avortées, maquées, prostituées, consommées, achetées, déjetées, matées et mâtées, maquillées, habillées, dansées, masculinisées, lapinisées, violées, etc. Vous en trouverez bien d'autres, allez.



Mouvement de Libération des Femmes ? Allons donc, déjà les mecs, ils nous disent « faites des trucs drôles, ne vous laissez pas avoir (par qui bon dieu ???), et ça, si vous le faisiez, etc. ». C'est normal jusqu'à présent c'est les hommes qui ont parlé pour nous, parlé en notre nom. Alors quo ça soit clair on dira n'importe quoi et même si ça vous plait pas. Parce que comme le disait une copine l'autre jour, on nous exploite bien n'importe comment, donc on peut bien dire n'importe quoi. Partout la parole des femmes : au bistrot, au boulot, dans les squares, les supermarchés, les H.L.M., les crèches, les dispensaires. On fera des « erreurs théoriques », c'est pas grave, ce qui importe c'est de mettre les pieds dans le plat parce que la lutte des classes et tutti quanti on la retrouvera bien d'une manière ou d'une autre si ça a quelque chose à voir avec la réalité, non ? Et puis on va se parler les unes les autres, ça aussi c'est nouveau, échanger des expériences comme on dit chez les groupuscules mais comme on le fait là, pas gratuitement, parce que raconter son avortement par exemple, quoi qu'on en pense, c'est pas facile et c'est un événement. Alors on va essayer de faire « le Torchon » comme ça, avec ce qui vient collectivement ou individuellement, le tout venant de notre exploitation, que toutes écrivent (ça aussi ça viendra que toutes puissent écrire). Il faut foutre les pieds dans le plat partout, faire du bruit et jeter les récupéro à la poubelle.

* Il y en a une qui n'est pas d'accord avec l'emploi de ce mot.

* J'estime que l'expression « pédé » est un emprunt au langage des mecs, en particulier des paras.

* Les pédérastes sont des opprimés comme nous.

* Pourquoi tu appelles une chaise une table ?

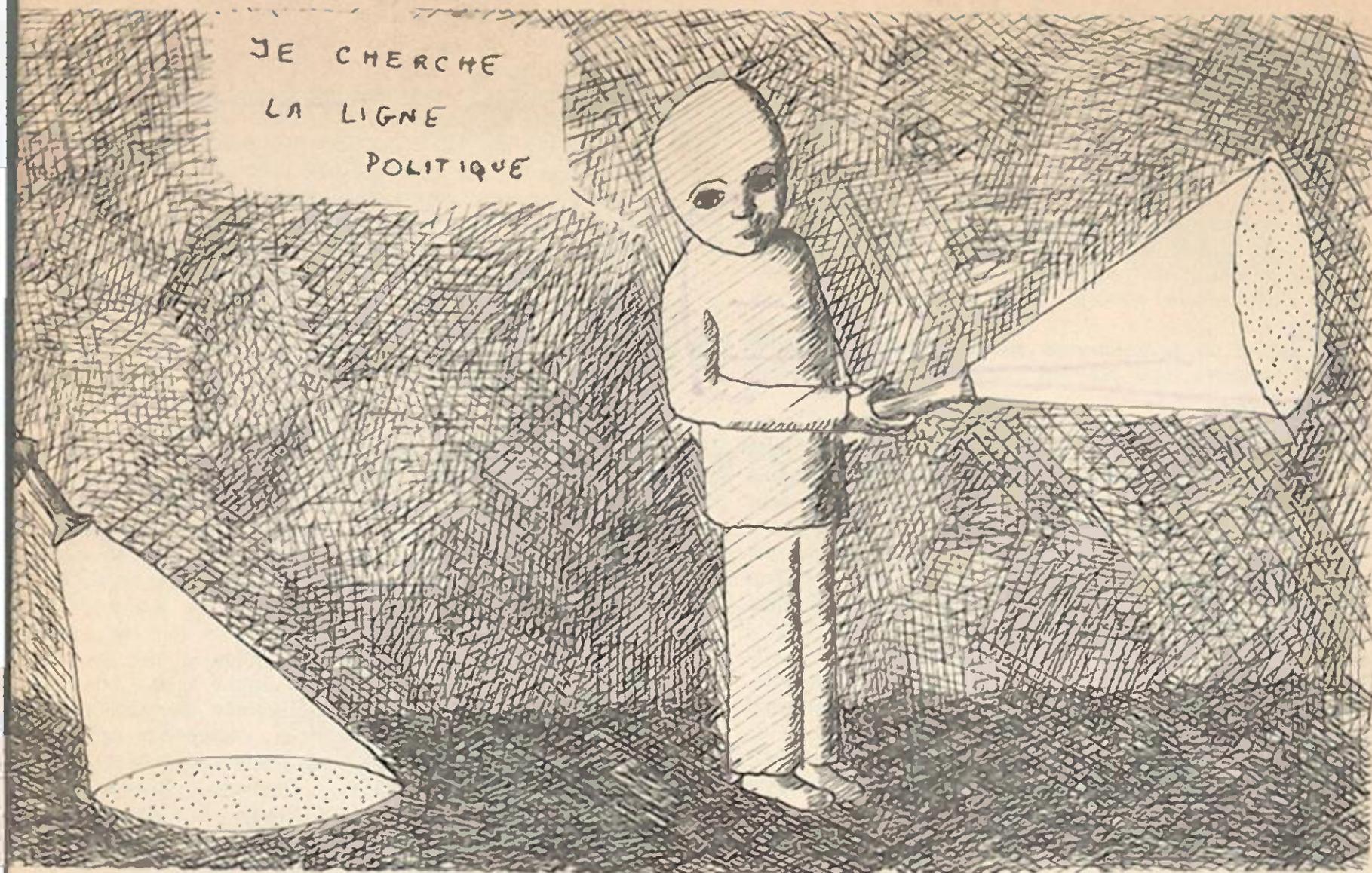
LES FEMMES

Elles sont des objets, des marchandises. Parées, apprêtées. Elles subissent, et monnaient (« quand mon père veut baiser ma mère il lui dit d'accord pour la Télé », dans un HLM). Elles ont une fonction, elles servent à quelque chose de défini, elles sont faites « pour ».

C'est chez elle que l'esprit marchand, l'esprit de concurrence a été le plus intériorisé. Elles se vendent elles-mêmes « spontanément » (se parent, se mettent en valeur). A première vue elles n'ont pas de recul par rapport à leur acheteur, elles cherchent le mec — elles inventent des artifices (l'ouvrier traîne pas mal la savate en allant à l'embauche).

Entre elles, elles assument « spontanément » une concurrence acharnée, sont mesquines, jalouses, méchantes, se mettent en valeur en dévalorisant les autres (elles restent dans le champ de l'offre et de la demande, une marchandise chasse l'autre en se vendant mieux). Elles sont garces, jouent de leur charme, les salopes. Se vendent et si possible au meilleur prix. Elles sont racistes jusque dans le modèle de leurs os : racistes contre tous les malchanceux, mal-lotés, contre les ouvriers, contre les immigrés, contre tous les opprimés ; contre tous ceux qui n'ont pas une place, un avenir, qui ne sont pas brillants, arrivés à l'aise. Les meilleurs marcosoux, ce n'est pas pour eux, pour qui ils se prennent. Elles semblent avoir vraiment intériorisé les contradictions de leur condition. Elles pleurent, elles dévient leur révolte, la retourne sur elles-mêmes, se culpabilisent. Elles font des histoires, des complications, elles sont ommerdantes. Elles rusent, ne sont pas franches. Elles se complaisent dans leurs faiblesses.

JE CHERCHE
LA LIGNE
POLITIQUE



Elles se laissent faire, elles sont passives. Passives ? C'est plutôt qu'elles se bloquent, sont bloquées. Quelle violence elles se sont faites. Elles ne savent pas bien qui elles sont, où elles sont. Mais entre elles, elles sont seules. Exclues, perdues, incertaines, un peu folles, doubles, en tous cas.

C'est que ça vient de loin. L'esprit marchand, l'esprit de concurrence, ça n'est que la forme la plus achevée, la forme actuelle de leur état « ancestral ». A savoir l'être qui n'existe que par rapport à l'autre qui n'est rien en soi. Elles ne sont que pour « lui », parce qu'elles ne sont rien ; ça fait combien de milliers d'années qu'elles ont été définies (et qu'on les a définies) et comme quoi ? Comme celles qui n'en ont pas, à qui il manque quelque chose ? Définies par rapport aux mecs, comme leur contraire, leur négatif (en creux comme chacun sait).

Mais qu'elle est la vérité de cette marchandise ? Quel est le besoin qui a façonné cet objet ? Dépasser un point de vue matérialiste étroit (abstrait) : elle sert à la baise, la bouffe, les enfants... Car on ne baise, ni ne bouffe, ni n'élève ses enfants n'importe comment. En somme quel homme est-ce, qui a besoin de baiser une telle femme, de la baiser de la façon dont il la baise ? Rien n'est neutre, il n'y a pas de rapports physiques en soi, sans signification. Alors il veut un objet, un animal, une présence, une chaleur. Un MIROIR mais spécial : ce qu'il cherche au fond c'est être assuré. La mère : ce qui lui appartient entièrement et qui est là pour l'aider à vivre.

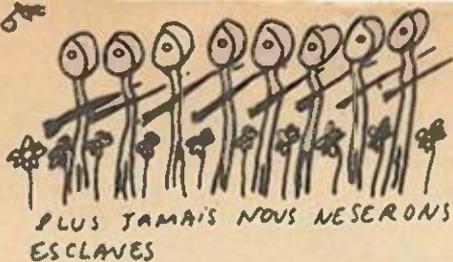
C'est pourquoi elle est intuitive, qu'elle n'a pas accès au concept, à l'abstraction. Depuis toujours son seul pro-

blème à lui c'est le comprendre, le dénouer. Elle est la mère, le refuge, le ventre. Profonde, nourrice, mer et terre. L'ouverture, la compréhension. Et en même temps précisément parce que la forme de cette compréhension est passive (elle sent, elle n'analyse pas) l'objet, l'objet de jeu. La faiblesse, l'enfant, le buté-marrant : fermée au concept, animale.

Il la protège, elle l'aide, le rassure, le console... Ce faisant son « amour » à lui la rassure elle aussi sur son avenir, sur son être. Cercle de cet amour. Le privé, le chez soi, l'ailleurs, fermé, refermé, renfermé et mitoux. En tous cas ce besoin apparaît naturel, inscrit dans l'existence même, physique.

C'est pourquoi la femme est un mythe, une religion. L'image de la femme joue un rôle répressif fantastique, mille fois pire que n'importe quelle Eglise. La consolation, le repos, la paix qu'elle propose ne sont pas extérieures, l'au-delà qu'elle propose est ici-bas naturel, partie de la vie même. La femme : la propriété privée. Après avoir été par le mariage la garantie réelle de la transmission de la propriété privée la femme est devenue l'idée même d'appropriation privée (égoïste), l'idée même du PRIVE. C'est ce qui est à lui (tout seul), sa chose. Incarnation de toute la mesquinerie, de toute l'étrouillesse au monde — car cet individualisme est répressif, signifie le manque d'épanouissement ailleurs (le privé est étroit, peu de choses, vraiment rien — alors que ce que nous voulons c'est tout).

Donc elle est sa propriété. Elle et la famille. La famille : il y est le maître chez lui, il y est chez lui. Son aire de paix, comme est sa plage.



Ainsi comprendre le besoin qui la crée c'est déjà commencer à voir un peu plus loin. C'est commencer à saisir la place, la fonction qu'on occupe dans un système d'oppression général. Esclave, mais esclave de l'esclave.

Autrement dit la femme ne se libérera qu'en libérant toute l'humanité. Elle libère l'humanité de la nécessité d'une telle femme.

En un sens tout ça, elle l'a toujours su. En un sens elle sait qu'elle joue un rôle. C'est bien pourquoi elle est «double», dépersonnalisée, névrosée, et elle sait peut-être au fond à quoi elle sert. Disons qu'elle peut saisir l'oppression générale — sans la situer précisément historiquement. Mais pour ça elle a quand même un chemin à parcourir : trouver (retrouver) son intuition au-delà des pièges de la rationalité : car qui a systématisé ? Une des formes de l'oppression c'est obliger à refouler la perception du réel sous les catégories dominantes : quand on commence à se choisir on passe forcément par un stade « empirique », inorganisé, on ressaisit l'élémentaire, on assume sa propre façon de voir les choses, sa propre intuition. Oser sentir, oser être empirique. Oser refuser l'exigence répressive du système avant qu'on ait soi-même (re)trouvé la réalité.

Voir loin, deviner, imaginer. Commencer à lire dans les conditions particulières de l'oppression de la femme le Nouveau qu'il faut inventer. Ce qu'on invente vient toujours de la forme spécifique d'oppression qu'on a subie. La révolte, l'exigence particulière d'affirmation de soi vient de la façon particulière dont la dignité a été refusée à une classe, à une couche, à une race, à un sexe opprimés. Ici on peut deviner que ça ira loin. Parce que ce qui est en cause, imposés par la lutte de classe acharnée entre Proletariat et Bourgeoisie (mais ça vient de bien avant), ce sont les rapports de force, les rapports de domination entre les individus, la concurrence, la rétorsion. Parce qu'elles sont celles chez qui l'esprit de concurrence a été le plus intériorisé (par force), parce qu'elles sont celles qui n'ont jamais eu de valeur que par rapport aux autres (à eux), parce qu'elles sont vraiment celles qui n'ont jamais existé en elles-mêmes : leurs exigences, leurs aspirations, leur révolte obligent à inventer des rapports humains absolument nouveaux.

Unité des contraires, unité par la lutte sans rapport de force. Affrontement sans prise de pouvoir. Affirmation sans Négation (comme référence à). Se poser sans s'opposer. C'est le refus de la passivité, le refus d'être choisis, d'être définis.

On verra ce qu'on a jamais vu, la fin du servilisme. Elle ose refuser de rassurer le mec, et ce faisant, elle ose refuser de n'exister que par lui, dans l'irresponsabilité totale : on pourra parler d'une société d'hommes et de femmes libres parce que sans dépendance morbide mutuelle. Tout ça étant bien autre chose que d'imaginer (comme ça a toujours été le cas dans les périodes de décadence) des formes nouvelles, des types de « polyvalence polymorphe ». Non pas que ça puisse être naturel : mais parce que la vico fondamental, c'est le rapport d'oppression (et non une forme particulière quantitative ou qualitative).

Bref et c'est en quoi cela enrichira la révolte du prolétariat : si elle est prise en main de façon spécifique, la lutte des femmes contre l'ennemi commun mettra fin à la forme la plus ancienne, la plus sournoise parce que la plus « naturelle » de division parmi les opprimés, elle construira une nouvelle unité du peuple.

Donc lire le nouveau déjà dans l'ancien. Et pour ça, se situer dans l'Histoire. Car ce qui est posé, ce n'est pas un simple rapport abstrait de domination, c'est une question réelle c'est réellement une nouvelle vie. Il faut donc saisir les conditions objectives qui font que cette question existe. Le sens de notre époque. Etudier en quoi la décadence de l'impérialisme fait pourrir sur pied la famille et remet en cause la division ancestrale du privé et du public, remet en cause, le quant à soi, le dernier refuge, la forme la plus subtile, la plus pernicieuse de la propriété privée. (Quand vous baisez avec ou sans confection de gosses la bourgeoisie à domicile.) En quoi dans une métropole impériale le mouvement de masse pose au-delà de toutes les revendications des exigences toutes nouvelles : pose pour la première fois pratiquement c'est-à-dire avec des perspectives pratiques, précisément parce que ce sont les masses qui s'en emparent les questions de la philosophie, parce que ce qui est en cause c'est fondamentalement la dignité. Oul ou est. Se choisir, se définir, s'inventer. Choisir, définir, inventer. « Le pouvoir, dit Huoy P. Newton, c'est la capacité à définir un phénomène et à le transformer en action selon nos désirs. » Au fond ce que la philosophie a toujours posé c'est comment maîtriser sa vie. Il y a un bouleversement total qui intervient quand ce sont les masses qui s'emparent de ces questions (elles le font, en gros, parce que la « développement » social capitaliste règle tout bien que mal dans les métropoles les questions de survie physique). Ces questions deviennent pratiques, objet de lutte. La philosophie de l'élite est idéalisée (parce que solitaire et individuelle), il s'agit de trouver une justification, un sens à sa vie. Maintenant il s'agit de lutter pour la maîtrise de sa vie, il s'agit de mouvements de lutte contre la contingence. C'est aujourd'hui que se développe un mouvement de libération des femmes (comme il s'en est développé un des Noirs) parce qu'il s'agit de ressaisir ce qu'il y a de plus contingent (le sexe, la peau...) et que la société capitaliste a transformé en moyen d'oppression.

C'est pourquoi il faut enquêter, saisir les aspirations vivantes, concrètes des masses. Comment tous les jours elles inventent (et pas seulement par leur révolte, en creux, mais de façon embryonnaire, positivement) la vie nouvelle. C'est-à-dire la signification des luttes des femmes. En ayant en tête que ce qui est posé c'est : le fait d'être une femme (à partir évidemment des conditions de vie, de travail, concrètes). Autrement dit que ce qui est posé, c'est la position de la dignité. Sinon on tombe dans la revendication, le quantitatif.

Ceci étant pour voir loin, il faut avoir un point de vue large : s'appuyer sur un point de vue de classe ferme. S'assimiler un point de vue prolétarien dans la révolte pour la libération de la femme. En effet ne pas tomber dans une révolte égalitariste hargneuse, qui rollote au fin de compte un point de vue d'intellectuelle petite bourgeoisie. Une intellectuelle, elle, peut adopter un point de vue revendicatif étroit, assez écorçâtre, vu qu'elle peut encore se situer sur le plan de la concurrence avec les mecs. Les mecs de leur milieu ont en effet un projet de vie, un avenir, un rôle qui peut être appréciable et leur révolte peut prendre la forme : « On en a marre d'être la femme de X, de Y... on veut prendre la place. » Alors que les ouvrières ne se posent pas en concurrence avec leurs mecs dont la situation n'a rien d'enviable. C'est une révolte contre l'essence même de la vie, telle qu'elle est faite, à elles, mais aussi à leurs mecs, ce qui implique que cette révolte spécifique n'est pas étroite (ce qui ne veut pas dire que c'est du donné). Mais elle est d'autant plus profonde que les ouvrières sont complètement laissées pour compte : elles vivent avec ça, quo non seulement elles n'existent que par rapport à leur mec, mais qu'elles pensent au fond que s'il avait pu il ne les aurait pas choisies elles, le dessous du panier.

Mouvement de libération des femmes ou téléphone à madame soleil

Toute femme sait bien qu'il y a quelque chose qui cloche dans sa vie. Dire exactement quoi, c'est plus compliqué.

Ce sont à la fois les fins de mois difficiles, le mari qui rentre tard et n'écoute rien, les enfants qui ont de la peine en classe, le ménage qui n'en finit pas, la santé qui chancelle, l'avenir qui apparaît peu clair.

A qui en parler ? Comment trouver des « remèdes » ?

Les interrogations sur la famille, l'organisation de la société fusent de toutes parts. Qui va y répondre ?

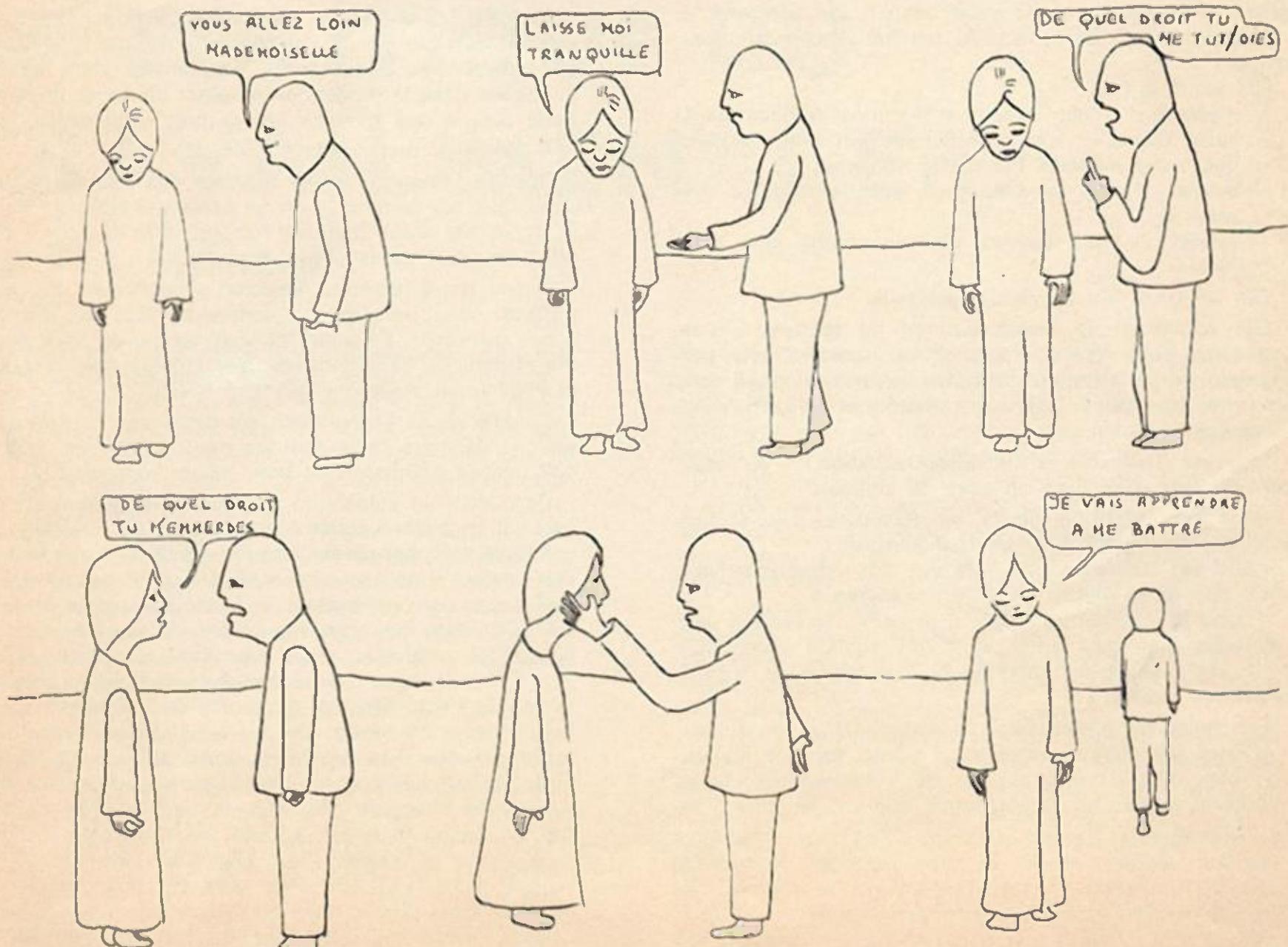
Une des caractéristiques de la situation de la femme est son isolement. Si elle ne « travaille » pas, elle reste

cloîtrée à la maison, si elle travaille, elle a rarement le temps de prendre une part active à la vie sociale.

Il y a malaise, mais ce malaise est contenu au niveau individuel et le système en place fait tout pour qu'il en soit ainsi.

Une des dernières recettes pour apaiser l'inquiétude des femmes est la réponse téléphonique personnalisée aux problèmes individuels, diffusée à la radio.

Après Mémie et autres courriéristes de l'âme, c'est aujourd'hui Madame Soleil, astrologue, qui, à l'heure où la ménagère est seule chez elle, résout les difficultés



des auditrices d'après les dates de naissance (la lettre préalable, plus détaillée, donnant des indices certains sur le niveau culturel, est, bien sûr, obligatoire. Les devins pratiquent aussi l'analyse de classe !).

Y a-t-il une grande différence entre une psychologie radiophonique et une astrologue ? Non, elles jouent à peu près le même rôle. La psychologue s'adresse peut-être plus à la demande de la petite bourgeoisie avide de certitudes scientifiques, l'astrologue aux femmes des classes populaires qui n'ont pas encore oublié les pratiques magiques. D'ailleurs, c'est bizarre, faites une enquête autour de vous, la croyance à l'influence des astres sur le caractère, est plus répandue qu'il n'y paraît. Elle prend différentes formes. Madame Soleil, bien sûr, c'est pas pour les bourgeois !

Écoutons-la attentivement pour démasquer son jeu.

Madame Soleil défend la famille, les privilèges masculins, l'autorité paternelle.

A une jeune femme qui l'interroge sur son fiancé, elle répond :

• C'est un garçon qui sera tout de même assez autoritaire... c'est lui qui va prendre les leviers de commande, c'est un peu normal dans un foyer... Il ne faudra tout de même pas sur le plan financier vous laisser trop faire... » (le rôle de la femme est de gérer le ménage).

• Vous savez, le mariage est une vocation féminine... »

A une mère qui l'interroge sur son fils :

• Réjouissez-vous d'avoir un fils de 24 ans qui s'amuse beaucoup, on dit que les garçons doivent jeter leur gourme. »

A une mère qui l'interroge sur sa fille qui va sur ses 18 ans et qui veut quitter la maison :

• Il faut dresser cette petite fille, l'obliger à travailler... Il y a des organismes religieux qui acceptent de prendre en pension des jeunes filles... J'essayerai de vous téléphoner directement et de vous donner des adresses. »

Madame Soleil, devin, cumule les fonctions institutionnelles.

Elle est à la fois :

— médecin : « Vous avez les intestins fragiles dans votre thème » ; « Mon diagnostic est bon, j'espère que votre médecin habituel y souscritra » ;

— prêtre : « Vous semblez avoir des défaillances morales » ;

— avocat : « Vous devriez pouvoir obtenir une pension ».

Elle tient un rôle économique-politique.

Elle encourage le développement du tourisme : « Je pense que votre fille si elle allait aux sports d'hiver, par exemple, pourrait trouver peut-être un amoureux, qui sait, un futur mari ? » ; « Des cures thermales vous feraient le plus grand bien ».

Elle est favorable à la décentralisation : « Je vous conseille de vivre dans un pays de collines. »

Dans la répartition de la main-d'œuvre, ses étoiles éclairent étrangement le secteur tertiaire :

• Elle est très jolie fille, elle est très représentative... vous pouvez la mettre dans le commerce. »

• Dans la métallurgie ? Bah, il le peut : seulement moi j'aimerais bien qu'il entre dans une société importante ou à succursales multiples et qu'il y trouve un emploi technique assuré. »

Elle reconnaît la nécessité du piston, de la hiérarchie :

• Votre fils peut compter sur l'avenir, sur des appuis, sur des introductions auprès de personnalités assez importantes pour lui et qui seront le plus sûr garant de sa réussite. »

Elle est surtout gardienne de la stabilité de l'emploi.

A la question : « Mon mari travaille depuis 10 ans dans la même société et il désirerait changer de situation. Est-ce souhaitable pour notre avenir ? »

Elle répond : « Votre mari a pour le moment 2 planètes absolument hostiles à son Jupiter radical, et en opposition d'ailleurs à sa Vénus, ça n'est pas, mon Dieu des aspects astrologiques très encourageants pour un changement de situation... Votre mari pourrait continuer à exercer la situation qui est la sienne s'il était dans un cadre plus agréable ? s'il était au milieu de gens plus gentils, plus compréhensifs ? Il n'est pas apprécié à sa juste valeur... Il vaudrait mieux attendre un moment plus favorable pas avant les vacances de l'année prochaine... il (pourra) trouver un travail chez Manpower... faire de l'interim. »

De quelle manière Madame Soleil institue-t-elle son autorité ?

Comme tous les grands prêtres de l'ordre établi, elle agrémente son discours de termes incompréhensibles pour l'ignorant.

• La lune est au carré de Vénus et au carré de Neptune. »

Elle permet parfois à ses auditrices de s'identifier à elle :

• Je suis mère et grand-mère. »

• Je suis du même signe que vous, je connais ça. »

Bien sûr, son rôle principal est de prêcher espoir, patience et résignation :

• Il vous faudra de la patience... en 1972, il sera au sommet de sa carrière » ; « Persévérez... »

Puisque le destin est inscrit dans le ciel, il n'y a qu'à attendre ou mieux, consulter les autorités, les possesseurs du savoir.

Ce n'est pas un hasard si les Madame Soleil fleurissent actuellement au zénith, elles essayent, par l'entremise de femmes, de modérer la combativité des hommes impliqués dans la production et aussi de noyer la combativité propre des femmes luttant pour elles-mêmes.

A cela que pouvons-nous répondre ?

Que les femmes doivent chercher des réponses toutes ensemble, car comme le dit un camarade chinois : « D'où viennent les idées justes ? Tombent-elles du ciel ? Non, elles viennent de la pratique sociale. »

Quand nous femmes, mettons en commun nos expériences, nous trouvons un commencement de réponses à nos questions. Évidemment, cela risque de faire sauter les structures traditionnelles, c'est moins rassurant pour le Pouvoir en place que Madame Soleil.

Comme disait l'autre jour un camarade, lorsque nous parlons de nous, nous pouvons nous prêter des mots et des images mutuellement pour mieux comprendre.

Dépassons la culpabilité qui interdit à quiconque, surtout s'il se prétend militant, de parler de soi. La ménagère qui lâche son chez-soi pour parler avec les autres femmes doit elle aussi dépasser la culpabilité qui la pousse à faire briller son parquet, à éliminer le moindre grain de poussière. A ceux qui nous reprochent de nous occuper de nos petits problèmes, nous répondons que nous ne voulons pas jouer nous-mêmes les Madame Soleil auprès des autres femmes, en leur apportant des solutions toutes cultes par notre savoir. Ce que nous voulons, c'est nous prêter des analyses, des idées, sortir de l'exiguïté de nos vies privées, lutter ensemble. Regroupons-nous. Le mouvement de libération des femmes, ce n'est pas « elles », c'est chacune de nous.

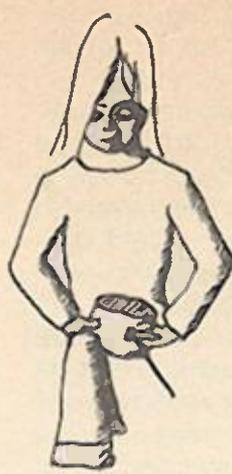
LUNDI



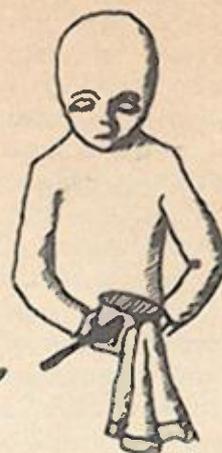
MARDI



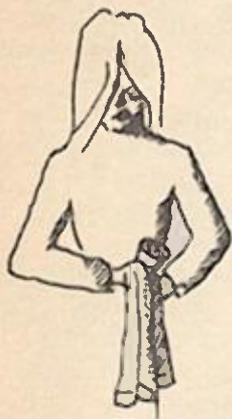
MERCREDI



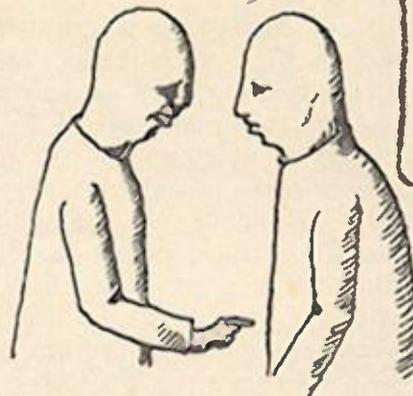
JEUDI



VENDREDI



SAMEDI - DIMANCHE



LA POLITIQUE DU TRAVAIL MENAGER

Par Pat Meinardi

Pat Meinardi est membre des Redstockings. Elle est souvent intervenue pour l'abolition de la loi sur l'avortement, et était associée avec Women Artists in Revolution (WAR), un comité féministe qui a récemment fait scission avec le Art Workers Coalition (pour les raisons habituelles). Mais, dit-elle, « mon identité première est : femme d'intérieur ».

Quelque les femmes ne se plaignent pas du pouvoir des maris, chacune se plaint de son propre mari, ou des maris de ses amies. Il en est de même dans tous les autres cas de servitude ; du moins au début du mouvement d'émancipation. Les serfs ne se plaignent pas d'abord du pouvoir des seigneurs mais seulement de leur tyrannie.

John Stuart Mill, De la Sujétion des femmes

Les femmes libérées : pas du tout la même chose que la libération des femmes ! Le premier terme signale toutes sortes de délices, de nature à réchauffer le cœur (sans parler du reste) de l'homme le plus radical. Le second signale le travail ménager. Le premier offre le lit sans le mariage, ou avant le mariage, de douillettes commodités (« Je vis avec cette pépée ») et la satisfaction intime de se dire qu'on n'est pas de cette espèce d'homme qui veut un paillason au lieu d'une femme.

Du reste, qui désire encore cet article démodé, la ménagère américaine type, mari-maison-lardons. Le nouvel article, la Femme Libérée, a un lit et une carrière, de préférence une qui fait bon ménage avec le ménage, comme la danse, la poterie ou la peinture.

D'autre part, vous avez la Libération des Femmes et le travail ménager. Quoi ? Tout à fait futile dites-vous ? Parfait. C'est ce que je pensais. Ça paraissait raisonnable. Nous avons tous deux une carrière (profession), nous travaillons tous deux dans les deux jours par semaine pour assurer notre subsistance ; pourquoi ne partagerions-nous pas le travail ménager. Voilà ce que je suggérai à mon compagnon et il accepta — la plupart des hommes sont trop faibles pour vous envoyer paître. Tu as raison, dit-il, c'est parfaitement juste.

Ce qui s'ensuit est parfaitement édifiant. Je ne peux l'expliquer qu'en posant que nous, les femmes, avons été soumises à un lavage de cerveau plus poussé que nous ne pouvons l'imaginer. Trop vu à la télé sans doute de femmes en extase devant leur luisant parquet ciré ou faisant une dépression sur un col de chemise pas net. Les hommes n'ont pas subi un tel dressage. D'entrée ils piquent droit sur l'essentiel du travail ménager. Oui est que ça pue.

Voici la liste des sales boulots : acheter la bouffe, la charrier à la maison, la ranger, faire la cuisine, laver la vaisselle, faire la lessive, ranger quand c'est plus possible, nettoyer par terre. On peut prolonger la liste, mais les strictes nécessités ça fait déjà pas mal. Nous avons toutes ces choses-là à faire, ou bien il faut trouver quelqu'un pour les faire à notre place. Plus mon mari considérait ces tâches, plus il était saisi de dégoût, et ainsi se produisit la métamorphose de l'habituellement doux et prévenant Dr Jekyll en fourbe M. Hyde, prêt à tout pour éviter les horreurs du travail ménager. Quand il se voyait acculé dans un coin, environné d'assiettes sales, de balais, de serpillières et d'exhalaisons de poubelles, il lui poussait des canines pointues, des ongles griffus et des yeux sauvages. Futile le travail ménager, trivial ? Ah ah. Essayez seulement de partager le fardeau.

S'ensuivit un dialogue, qui s'étendit sur plusieurs années. En voici quelques sommets.

« Ça ne me dérange pas de partager le travail ménager, mais je ne fais pas ça très bien. Chacun doit faire ce qu'il réussit le mieux ». **Veut dire en réalité** : Je ne suis malheureusement pas très doué pour des choses comme faire la vaisselle ou la cuisine. Ce que je fais le mieux c'est la petite menuiserie, changer les ampoules, bouger les meubles (tous les combien bougez-vous les meubles ?). **Veut dire aussi** : Historiquement les classes inférieures (les noirs et nous) ont une expérience séculaire des tâches domestiques. Ce serait un gâchis de compétences d'aller maintenant éduquer d'autres gens à le faire. **Veut dire encore** : Je n'aime pas les tâches assoyantes, ennuyeuses et bêtes, alors c'est à toi de les faire.

« Ça ne me dérange pas de partager le travail, mais alors il faut me montrer comment faire ». **Veut dire** : Je vais te poser des tas de questions et il faudra que tu me montres chaque chose chaque fois parce que je ne me souviens pas bien. Par conséquent ne t'avise pas de rester assise à lire pendant que je suis en train de boulonner, parce que je vais te rendre enrégé jusqu'à ce que ça te soit plus commode de le faire toi-même.

« Nous étions si heureux ! » (ça, c'est lorsque c'était son tour de s'y mettre). **Veut dire** : J'étais si heureux. **Veut dire** : la vie sans travail ménager est un paradis. Pas de scènes. Entente parfaite.

« Nous n'avons pas les mêmes normes, et pourquoi devrais-je travailler selon tes normes à toi ? ». **Veut dire** : si je commence à en avoir marre de la crasse et du merdier je dirai : « C'est une vraie porcherie ici » ou

« Comment peut-on vivre comme ça ? » et j'attendrai que tu réagisses. Je sais bien que toutes les femmes ont un talon d'Achille, nommé : Honte de la maison mal tenue. Ou : Tenir ma maison est en fin de compte ma responsabilité. Je sais bien que ce talon d'Achille leur a été collé par les hommes — si quelqu'un vient et que la maison est une porcherie, il ne va pas dire en partant : « Quel mauvais homme d'intérieur ». Ça te tombera de toutes façons sur le dos. Je t'aurai au finish. **Veut dire aussi** : Je peux provoquer des scènes innombrables à propos du travail ménager. Eventuellement, le faire toi-même sera moins pénible que d'essayer de m'en faire faire la moitié. Ou bien je suggérerai de prendre une bonne. Elle fera ma part. Tu feras la tienne. C'est un travail de femme.

« Je n'ai rien contre partager le travail ménager, mais tu ne peux pas me demander de suivre ton programme ». **Veut dire** : résistance passive. Je le ferai quand ça me plaira, si ça me plaît jamais. Si mon boulot c'est laver la vaisselle, ça va bien une fois par semaine, si c'est porter le lingo, une fois par mois, et nettoyer par terre une fois par an. Si ça ne te plaît pas, fais-le toi-même plus souvent, et je ne ferai pas du tout.

« Je déteste ça plus que toi. Toi ça ne te gêne pas tant ». **Veut dire** : le travail ménager est un boulot dégueulasse. C'est la pire saloperie que j'aie jamais faite. C'est dégradant et humiliant à faire pour quelqu'un de mon intelligence. Mais pour quelqu'un comme toi...

« Le travail ménager est trop trivial pour même qu'on en parle ». **Veut dire** : c'est encore plus trivial à faire. Le travail ménager est en dessous de mon rang. Mon but dans la vie est de m'occuper de choses ayant une signification. Le tien de t'occuper de choses — qui n'en ont pas — insignifiantes. C'est à toi de faire le travail ménager.

« Ce problème du travail ménager n'est pas un problème homme-femme. Dans toute relation entre deux personnes l'une a une plus forte personnalité et va dominer l'autre ». **Veut dire** : cette plus forte personnalité, autant que ça soit moi.

« Dans les sociétés animales, par exemple les loups, le chef est habituellement un mâle, même lorsqu'il n'est pas choisi pour sa force brutale mais sur le critère de la ruse et de l'intelligence. N'est-ce pas un intéressant phénomène ? ». **Veut dire** : ma justification pour te maintenir en condition inférieure est historique, psychologique, anthropologique et biologique. Comment peux-tu demander au chef loup d'être un égal ?

« La libération des femmes n'est pas un mouvement réellement politique ». **Veut dire** : ce qui m'intéresse



c'est comment je suis opprimé, pas comment j'opprime les autres. Donc la guerre, le travail, l'université, sont politiques. La Libération des Femmes ne l'est pas.

« Les réalisations de l'homme ont toujours reposé sur l'aide que leur ont apportée d'autres gens, généralement des femmes. Quel grand homme aurait accompli ce qu'il a accompli s'il avait dû faire lui-même son travail ménager ? » Veut dire : l'oppression fait partie du système et moi, homme blanc américain, je tire profit de ce système. Je ne veux pas y renoncer.

L'exercice de la démocratie commence à la maison. Pour mettre en pratique ses conceptions politiques, il faut se rappeler certains points :

1. C'est plus dur pour lui que pour vous. Il va perdre de ses loisirs, et vous, en gagner. La mesure de votre oppression est sa résistance.

2. Un grand nombre d'américains n'est pas habitué à faire des travaux répétitifs et monotones sans résultat ou succès durable sinon important. C'est pourquoi ils préfèrent encore réparer les cabinets plutôt que laver la vaisselle. Si les tentatives humaines sont comme une pyramide avec les réalisations les plus hautes de l'homme au sommet, alors entretenir la vie est tout en bas. Les hommes ont toujours eu des serviteurs (nous) pour entretenir la vie courante tandis qu'ils réservaient tous leurs efforts pour les hautes sphères raréfiées. Aussi est-ce une belle ironie lorsqu'ils demandent aux femmes : et pourquoi est-ce que vous n'avez pas des grands peintres, des chefs d'Etat ? etc. Mme Matisse tenait une mercerie pour que lui puisse peindre. Mrs Martin Luther King tenait sa maison et élevait ses enfants.

3. C'est un choc, pour quelqu'un qui a toujours cru être lui-même contre toutes les oppressions ou exploitations d'un être humain par un autre, de réaliser que dans sa propre vie quotidienne il a accepté et pratiqué cette exploitation (et en a profité) ; que ses rationalisations ne diffèrent qu'à peine de celles du raciste, qui dit : « Les Noirs ne souffrent pas » (« ça ne gêne pas les femmes de faire le sale boulot ») ; et que la plus ancienne forme d'oppression a été celle de 50 % de la population par les 50 % autres.

4. Armez-vous de quelques connaissances de la psychologie des peuples opprimés de partout, et de quelques faits du royaume animal. Je reconnais que jouer au chef loup ou qui commande les gorilles est idiot mais les hommes sortent tout le temps ça en dernier ressort. Parlez-leur donc des abeilles. Si vous êtes vraiment en rogne sortez la vie sexuelle des araignées. Elles en ont une. La femelle coupe la tête du mâle.

Le mécanisme psychologique des opprimés n'est pas stupide. Les Juifs, les Immigrants, les noirs et les femmes ont utilisé les mêmes pour survivre : admirer l'opresseur, glorifier l'opresseur, vouloir être comme l'opresseur, vouloir être aimé de l'opresseur, parce que l'opresseur tient tout le pouvoir.

5. En un sens, tous les hommes sont plus ou moins schizoïdes, divorcés de la réalité du maintien de la vie. Aussi leur est-il plus facile de jouer avec. C'est presque un cliché que les femmes souffrent plus d'avoir un fils à la guerre ou de l'y perdre parce qu'elles l'ont mis au monde, l'ont allaité, et élevé. Les hommes qui déclenchent des guerres n'ont rien fait de tout ça, et leur estimation de la vie humaine est plus superficielle. Une heure par jour est une estimation faible du temps nécessaire à chacun pour son propre entretien. En se déchargeant de ça sur d'autres, les hommes gagnent sept heures par semaine, un jour de travail, pour s'occuper de leur esprit et pas de leurs besoins humains. On voit aisément combien, au cours des générations, a pu se développer la vertigineuse abstraction de la vie moderne.

6. Avec la fin de chaque forme d'oppression, la vie change et de nouvelles formes apparaissent. L'aristocratie anglaise au tournant du siècle était épouvantée par l'idée de donner le droit de vote aux travailleurs, était certaine que c'était le signal de la fin de la civilisation et le retour à la barbarie. Il y eut même des travailleurs pour se laisser prendre à cette idée. Il en fut de même pour le salaire minimum, l'abolition de l'esclavage, le vote des femmes. La vie change mais ça continue. Ne tombez pas dans le piège de la fin du monde si les hommes prennent leur tour de vaisselle. Ils vont clamer que vous freinez la Révolution (la leur). Mais vous la faites avancer (la vôtre).

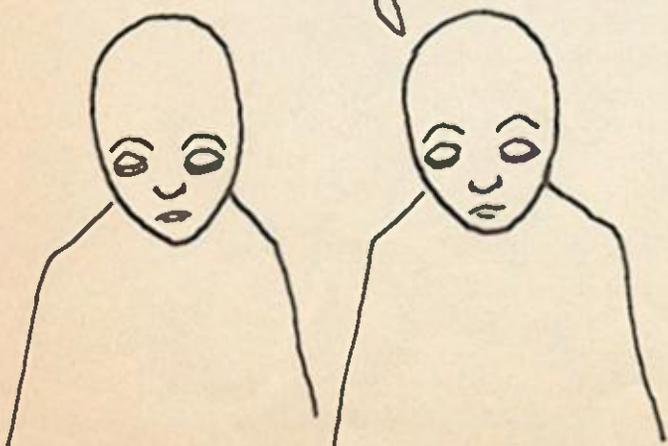
7. Gardez le contrôle. Examinez régulièrement qui fait vraiment les tâches. Ces choses-là ont une tendance à régresser telle qu'un an plus tard la femme se retrouve en train de tout faire comme au début. Au bout d'un an, faites une liste des tâches que l'homme a rarement ou jamais faites. Vous trouverez le récurage des casseroles, des water, des réfrigérateurs et des fours en tête. Servez-vous d'agendas s'il faut. Il va vous accuser de mesquinerie. Il est au-dessus de ces choses (travail ménager). Rappelez-vous que les pires tâches sont celles qu'on fait tous les jours ou plusieurs fois chaque jour. Et aussi les dégoûtantes : c'est plus agréable de ranger les livres et les journaux que de récurer les plats. Alternez les sales boulots. C'est le grignotage quotidien qui vous tue. Assurez-vous également que vous n'avez pas la responsabilité du travail ménager avec son aide occasionnelle : « Je vais faire le dîner pour toi ce soir » implique que c'est en fait votre travail, et n'est-il pas un gentil garçon d'en faire un peu pour vous.

8. La plupart des hommes ont vécu la belle vie de célibataire durant quoi ils ne sont pas morts de faim, n'ont pas été incrustés de crasse ni enterrés sous l'ordure. Il y a un tabou, selon quoi les femmes ne doivent pas faire d'effort en présence d'un homme ; on charrie 20 kg de provisions s'il faut mais pas question d'ouvrir une bouteille s'il y en a une dans les parages pour le faire pour nous. Le revers de la médaille est que les hommes ne sont pas censés capables de prendre soin d'eux-mêmes sans une femme. Ce sont là des excuses pour leur laisser faire le travail ménager.

9. Attention aux chausse-trappes. Il va cesser de faire les quelques petites choses qu'il faisait d'habitude parce que maintenant vous êtes une « Femme Libérée » ; non ? Bien sûr il ne va pas faire autre chose non plus...

J'étais en train d'achever ce texte quand mon mari est entré, et a demandé ce que je fais. Un papier sur le travail ménager. Le travail ménager ? dit-il. Le travail ménager ? oh mon dieu que tu deviens futile. Un papier sur le travail ménager.

AVANT LA FEMME
SAVAIT RESTER A SA PLACE



A PROPOS DE LA POLITIQUE DU TRAVAIL MENAGER

J'ai traduit le papier trivial de Pat Meinardi parce que je crois qu'il n'est pas de femme ayant vécu avec un homme, fût-il politiquement frère, qui n'ait eu à affronter, parfois misérablement, l'expérience du travail ménager*, où se manifeste de façon évidente et matérielle l'oppression. C'est un problème universel.

Chacun de nous, dans son intime pensée, sait que c'est un problème-clé, et en apprécie pleinement l'importance.

Mais au dehors, nous répugnons à l'approcher par la voie personnelle (soit : « l'homme qui partage ma vie exploite mon travail domestique, voici comment »), et à y toucher autrement qu'avec les pincettes de l'abstraction et de la généralité.

Parler de « l'exploitation des femmes », en théorie ou en généralité, endort un peu la peine de vivre la sienne propre, qui, comparée à celle des plus opprimées, apparaît bénigne. Mais si, par là, nous nous détournons de notre propre merdier, et si nous nous disposons d'affronter notre propre aliénation personnelle dans sa réalité quotidienne, vulgaire, banale, commune — partagée avec toutes les femmes, nous nous coupons d'elles. Nous nous retirons du lot commun — l'inverse de ce qu'on voulait. Une telle dispense, si elle se généralisait, aurait pour résultat qu'un mouvement de libération des femmes serait entièrement composé de femmes qui, elles, ne « sont » pas opprimées. C'est comme ça qu'on devient sans s'apercevoir une « élite », à qui il restera à s'acharner en de douloureux efforts pour rejoindre celles dont elle s'est divorcée. Le processus est de toujours si courant qu'il faut le dépister en nous et lui résister en se souvenant de notre propre commune misère.

Eviter l'examen direct des oppressions personnelles est une mécanique de sécurisation déguisée en idéologie et en morale.

Le vrai risque c'est de prendre conscience des motifs qui nous poussent à fuir l'examen de nos oppressions personnelles au point que la politique, qui était le moteur premier, devienne un alibi.

La plupart de nos raisons de fuite se rattachent à LA PEUR, fruit de l'oppression. C'est l'oppression qui nous empêche d'examiner notre oppression. On pouvait s'y attendre. C'est le cercle vicieux de l'opprimé. Aussi faut-il justement le briser, en abattant les barrières qui nous empêchent d'approcher, et apprendre à nous parler de tout sans réserve : ce qui demande une mise au rancart de l'esprit de jugement, lequel est loin d'être sans tache.

Le travail ménager est un bon terrain d'étude, car tout y est visible, tangible, quasiment mesurable, probant, et sans échappatoire pour aucune des parties.

1) C'est une des raisons pour lesquelles nous n'aimons pas trop en parler : grattant le dessus du fourneau, on a le nez dans son aliénation, les mains dedans, pas moyen de se leurrer si notre compagnon, pendant ce temps-là, lit Laing, ce que nous voudrions faire aussi.

2) Mais, des casseroles sales, en voilà un beau thème de Commission ! Ça fait mesquin, bas, et affreusement bonne femme.

« Ça fait » au yeux de qui ? Nous adoptons l'échelle des valeurs masculines, où le travail « domestique » est situé tout en bas. Or, il est situé en bas non pour ce qu'il est (pas moins qualifié que beaucoup d'autres ; demandant une organisation ; pas plus monotone, ni perpétuel, ni vain : le bureau par exemple : tamponner !), mais parce qu'il est fait par des inférieurs (domestiques et nous).

Nous ontérinons cet intéressant renversement de définition et méprisons ce qu'« ils » méprisent : nous.

3) Et puis, faire le compte de qui a lavé une assiette de plus, on se sent un peu sordide...

Là, nous intriorisons son jugement à lui, celui qu'il porterait sur nous en cas de compte d'assiettes à son désavantage : quel manque de générosité de notre part !

Nous oublions (il oublie) que cette assiette-de-plus est multipliée, au cours de l'an, par quelques mille ; et aussi que cette assiette-de-plus qui fait déborder le vase nous reste quelquefois sur l'estomac et nous fait vraiment souffrir : elle est l'oppression matérialisée, symbolisée en très gros. Elle crie.

Ce n'est pas un compte d'assiettes, c'est un compte de souffrance : il ne saurait être « sordide » que pour celui pour qui cette souffrance ne compte pas.

La souffrance de la petite exploitation domestique n'est pas « cotée » dans la société mâle. Elle porte des noms comme récriminer, réchigner, choses qu'on ne fait pas si on a un peu de fierté. C'est difficile pour l'opprimé d'assumer l'indignité de l'oppression, puisqu'il est tributaire du langage de l'opresseur.

4) Nous avons tendance à minimiser notre oppression parce qu'elle nous fait mal.

C'est un système d'anesthésie qui a fait ses preuves : la majorité, ce n'est pas la femme qui souffre d'être exploitée ; c'est celle qui l'accepte comme « naturel » et se défend d'en souffrir ; qui trouve normal de s'occuper de « sa » maison, qui dans « sa » cuisine ne veut « surtout pas qu'on l'aide », qui « ne sait pas s'arrêter », qui ne peut pas « rester les bras ballants ». La souffrance ou est inavouée, ou n'est pas ressentie. Elle souffre « autrement », ailleurs. Si elle geint, c'est sur la parallèle.

Nous avons, nous les vieux opprimés, des mécaniques de défense terribles, sans lesquelles on deviendrait fou, ou on mourrait, comme les Indiens mis au travail forcé. Les aurores de prise de conscience (ça fait mal) se heurtent à ces mécanismes millénaires, mis en place pour faire rentrer la douleur au gîte (non sans dégâts mais c'est une autre histoire, celle de ma médecine probablement), et qui sont très retors. Chez les intellectuels ils prennent des formes particulièrement malignes : là s'opère la déconnection, par les abstractions et les généralités, qui sépare le cerveau de la vie. Très efficace. On ne souffre à peu près plus. On parle de La Souffrance. Cette chirurgie a fait la preuve de sa valeur sur les hommes. La conclusion que les femmes devraient raisonnablement tirer des résultats est qu'il vaut mieux accoucher de sa conscience dans la douleur et rester vivant.

5) Nous avons tendance à minimiser notre oppression personnelle parce que nous en avons honte.

C'est un trait de l'opprimé, d'avoir honte d'être réduit à cette condition. En outre, illusoirement l'oppression spécifique des femmes n'a pas un aspect toujours évident de contrainte directe (comme celle du colonisé, tracée sur fond de gendarme). Parfois elle prend l'aspect inverse, une femme peut opprimer si elle joue le jeu. Très insidieux. A la limite nous pourrions croire qu'il dépend de nous d'y échapper (il n'y a qu'à ne pas se marier, qu'à exiger d'un homme, il n'y a qu'à). C'est donc notre faute, si nous la subissons. A plus forte raison si nous en sommes assez conscientes, par exemple pour appartenir à un mouvement de libération : là le piège se resserre ; nous n'avons plus le droit de nous « laisser » opprimer. Une des saletés de mécanique de défense consiste à minimiser notre oppression pour diminuer notre culpabilité de la subir à l'encontre de notre position idéologique, et d'une exigence imprécise que nous sentons planer autour de nous. (Il se peut que nous imaginions ces exigences et ce jugement des autres, mais il ne devrait rien planer).

Cette impression que nous « devrions » nous soustraire à l'oppression est illusoire : si nous le pouvions, cela reviendrait à dire qu'il y a des solutions individuelles : ce que nous ne pensons pas, puisque nous sommes dans un mouvement. Mais faire entrer un beau raisonnement dans la vie physique n'est pas facile, et nous n'y parviendrons qu'en commençant par reconnaître cette difficulté, c'est-à-dire le caractère objectif et commun de l'oppression et le fait que nous y sommes soumises nous aussi, hors de toute culpabilité ; et en travaillant avec acharnement à une prise de conscience, vitale et non abstraite, du phénomène d'oppression dans notre propre vie, dût-il se manifester sous la forme intolérablement sordide d'une casserole pourrie.

Ainsi il est en fin de compte plus politique de parler de sa propre sordide oppression que de celle des autres.

6) Il arrive que nous subissions un avatar particulier et très délicat à manier : du fait de notre conscience relative, et des exigences y attachées, l'homme avec qui nous vivons (autrement nous ne pourrions pas), est plutôt souvent au-dessous du seuil moyen d'oppression. A part du plaisir, du soulagement, qu'on sent à vivre avec cet oiseau rare, nous ne pouvons pas ne pas lui savoir gré de l'effort qu'il accomplit, et généralement nous n'avons pas envie de l'accabler pour des vécilles (casserolles, sorpillières), quo ce soit directement ou que ce soit par des communications (traïtresses) sur lui à l'extérieur — lui qui, seul parmi la multitude et contre les pressions du système, renonce à tirer avantage de son état. Aussi, même si sa nature d'opresseur « objectif » ressort parfois de façon insidieuse, nous passons vite, ou même, si notre mécanique de défense est très au point, nous arrivons à ne rien apercevoir du tout : pas folle.

Le résultat de ces applications d'anesthésie locale peut être une occultation de notre conscience, et nous serions amenées à vivre dans la « double pensée » (politiquement une catastrophe, et très très commune).

Dans un tel cas, nous avons une terreur d'un radicalisme trop poussé du côté des détections de faits d'oppression, qui pourrait nous réveiller, abaisser notre seuil de tolérance, et nous pousser à des extrémités indésirables et peut-être même injustes (ça c'est « la vie », sous sa forme actuelle bâtarde, qui revendique, et cette revendication n'est pas entièrement illégitime). Cette situation est assez vache. Sans doute l'appartenance à un mouvement de libération libère la respiration et diminue la contracture. Mais, par sa fâcheuse propriété spéciale de mélanger la vie et la pensée, elle crée une difficulté dans les relations hétérosexuelles.

Ne pas se voiler la face. Cette difficulté doit être reconnue, et en plus respectée, et avoir droit de cité parmi nous. Elle est un de nos problèmes. Notre sœur



qui est aux prises avec elle doit être « comprise » (au sens : inclus). Si du fait d'un jugement muet et planant elle venait à se sentir gênée, la faute serait à nous. Si elle ne peut pas tenir, il faut l'embrasser et la bénir. Si elle revient, c'est aggrandie. Si elle ne revient pas, tombée au combat.

7) Nous aimons notre oppresseur (au moins nous croyons l'aimer, lui sommes attachées par quelque motif que nous appelons amour dans l'instant, mais pour notre conduite cela revient au même). Et nous avons pour lui des indulgences, voire des aveuglements ; notre pensée est infléchie par nos émotions. C'est ainsi. Il est d'autant plus difficile de sortir de là que nous n'aimons pas ne plus aimer, et on fuyons le risque.

« Je ne peux pas aimer un oppresseur ! » est un cri du cœur qu'on ne fait pas taire comme ça avec des belles paroles.

D'autant qu'il est vrai.

S'il est oppresseur, on ne l'aime pas.

C'est autre chose qu'on a pour lui.

Mais cet « autre chose » fait que l'on raisonne dans l'autre sens : « Je l'aime, donc il n'est pas un oppresseur ».

C'est pourquoi il est important d'étudier aussi « l'amour » — c'est-à-dire tout spécialement ce qui, dans « l'amour », n'en est pas.

Important, mais terriblement risqué.

On ne sait pas ce qui va en rester, si on se met là-dedans. Et on en a une peur bleue.

A la limite, le mauvais amour qu'on a, au fond de soi on le préfère encore peut-être à pas d'amour du tout.

VOLEZ PLANEZ JOUISSEZ Ils disent
sous-entendu : et que nos femmes suivent

d'accord
quand vous aurez fini
de torcher les enfants
et toutes les petites choses annexes
ménage lessive vaisselle cuisine marché
enfin quel le quotidien
quand les volets seront fermés
la poubelle vidée
et le seau sous l'évier
faites jouer monsieur

femmes je vous le dis :
le sort de la révolution est dans votre culotte.

Ce qui nous donne un peu de honte. Si notre mécanique est assez au point, on peut colmater la honte avec quelques légitimations abstraites, et y croire. Le consentement à l'oppression fait partie de l'oppression, l'en séparer et le juger (tentation commune dans un groupe de désoppression) est futile.

Les voles de l'oppression féminine sont tortueuses, la machinerie est bien agencée et possède auto-régulation et cerveau-freins incorporés dans l'opprimée. On est salement coincées.

Alors on n'est pas toujours chaude pour aller patauger un peu trop près dans les dissections personnelles, qui pourraient faire apparaître au grand jour, et, pire, à nos propres yeux, nos « faiblesses ».

C'est bien pour ça qu'il faut patauger. Afin de voir qu'il n'y a pas de « faiblesses », il n'y a que des coincages, que des faits d'oppression ; et les mêmes pour toutes. Ce qui apparaît au grand jour dans l'examen des oppressions personnelles, c'est leur universalité, c'est qu'elles ne sont pas personnelles. Le « lot commun ». Partagé par toutes.

LA POLITIQUE DE L'AVORTEMENT

Ce n'est pas que nous avons assez versé
notre sang

— nous l'avons assez versé

Ce n'est pas que nous avons assez subi
vos lois

— nous les avons assez subies

Ce n'est pas que nous sommes fatiguées de
servir

— nous sommes fatiguées

Ce n'est pas que nous avons assez rempli
vos métros vos supermarchés vos H.L.M.
vos bureaux de chômage vos asiles de tous
vos prisons

— nous les avons assez remplis

Ce n'est pas même que nous voulons être
libres

— nous le voulons.

C'est
que nous ne voulons plus vous fournir
la matière première.

C'est
que
nous vous refusons cette production :
des hommes à détruire.

C'est que,
considérant votre carence
avérée,

Nous reprenons le contrôle
de la procréation.

C'est par l'étude des oppressions personnelles qu'on rejoint toutes les femmes — le peuple. Ou plutôt, qu'on est sûre de ne pas les quitter.

Le fait, c'est que nous craignons comme le feu les implications qu'une prise de conscience de notre oppression privée ne pourrait pas ne pas avoir sur notre existence quotidienne, qui fut vécue jusqu'ici sous les seules formes possibles (permises) dans cette société. Formes

La rue c'était leur monde
et voilà que tu viens tendre le premier tract
à LEUR femme
dans LEUR rue
sous LEUR nez

incroyable

d'ailleurs ils n'y croient pas
ils jettent le papier qu'ils ont pris
de tes mains à toi LEUR femme
ah mais !
et tu n'oses rien dire
car tu ne connais pas encore ta force

demain tu parleras
et tes mots seront lourds de haine.

bâtardes. Compromis. Et nous aimons ces formes et nous leur sommes attachées, n'en ayant pas d'autres — ces formes que le mouvement attaque à fond et dangereusement.

Le fait c'est que la politique c'est la vie même.
Pour une fois.

Dans cette lutte-ci, rien de gratuit.

Il faudrait fêter cet avènement, d'une possibilité, qui d'elle-même et de force s'inscrit dans la lutte des femmes, des noces entre la pensée et la vie. Enfin.

Ne pas résister à cette fusion est notre chance de participer activement à la mise en place d'une révolution humaine — et irréversible.

NOUS VOUS FERONS CONNAITRE NOTRE REPONSE EN TEMPS UTILE

*Monsieur président nous demande
de lui fabriquer des enfants.
Nous sommes ravies de constater
que nous sommes indispensables à l'économie
et,
puisque cette production dépend de nous,
nous allons réfléchir
nous concerter
sur le point de savoir
si nous sommes disposées à fournir à l'Etat
dans les conditions qu'il nous fait —
à bas prix et à grandes peines
de lessives de fatigues de soins
de travail à temps complet
de solitude —
la livraison sollicitée
de futurs consommateurs
dont le grand commerce a besoin.*

Cette fusion ne nous est pas permise, attention : nous sommes autorisées à nous occuper de politique à la rigueur — si nous faisons bien la preuve de notre intellectualisation, de notre capacité d'abstraire : c'est-à-dire de notre divorce, pareil au leur ; à cette condition la plupart des hommes se sont pliés ; elle est imposée par la société de classes, elle est le lait de sa culture, et le poison de nos veines.

Cette fusion fait mal. Elle instaure un désordre, qui est la destruction de l'ordre inauthentique, de l'Ordre de mort. On a le droit d'avoir peur. On a le droit de n'avoir pas la force.

On n'a pas le droit de juger.

La fusion passe par les casseroles, par le lit, par le cœur, par tout le terrain brûlant et dévasté des interrelations.

La forme particulière de notre oppression, à la fois sociale et « privée », commandera une lutte multiforme : stratégie tous terrains : au niveau social, et dans le domaine de la vie dite privée. Pas moyen d'échapper : à moins de déclarer la ségrégation physique — méthode sûre mais, en admettant qu'elle fût jamais unanimement souhaitée, portant avec elle le danger d'importer des restrictions, et un sacrifice expérientiel, jusque dans l'avenir espéré — il faudra combattre aussi à la maison. Ce bastion.

Donc savoir comment. Apprendre des moyens spécifiques : les socialiser, les mettre en commun (c'est ce qu'a fait Pat Melnardi, courageusement) ; nous aider l'une l'autre comme des gens qui s'aiment ; et par dessus tout respecter celles qui tombent.

Car c'est un combat plutôt effrayant.



L'HOMME-ENFANT

*Car il ne cesse de pleurer
que nous ne voyons plus des individus
mais des étiquettes
que nous partageons le monde à jamais
hommes et femmes
qu'il n'était pas notre ennemi
ou alors parce qu'on l'y forçait*

*mais nous disons :
ce n'est jamais toi qui nous achètes
et nous vend
exactement
comme ce n'est jamais Dassault qui tue
ni même l'ouvrier posant une dernière vis
ce n'est rien une vis
ça ne tue pas une vis
en soi ça ne tue pas même si c'est une vis de
bazooka*

*et de même toi
tu ne nous enchaînes pas
tu fais mieux et plus propre :
tu nous méprises*

*comme un raciste méprise ceux d'une autre
couleur
comme un patron méprise ceux d'un autre
monde
comme un Français bien nourri méprise ceux
qui ont faim*

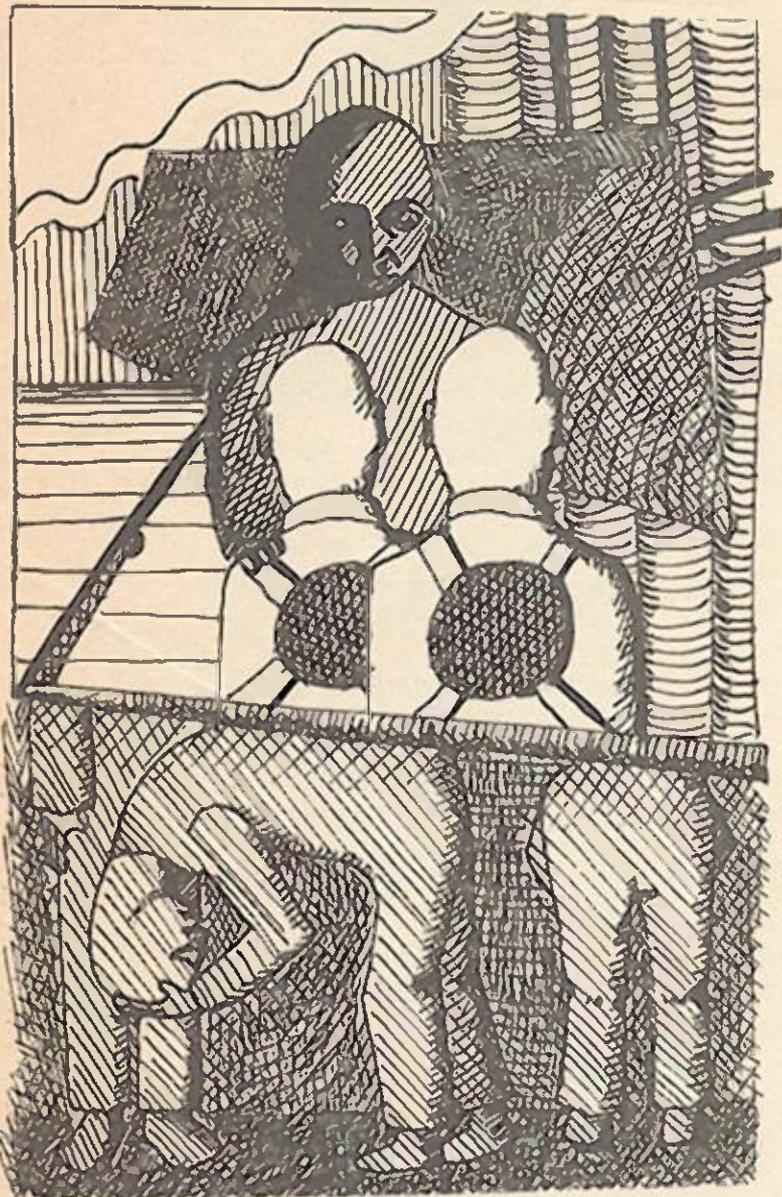
*et au nom de ce mépris
tu nous declares intérieures à toi :
inférieures puisque méprisables*

*à peine dignes du sale boulot que tu nous
abandonnes
torcher tes enfants et nettoyer ta merde
et vraiment indignes
mais alors vraiment
indignes
de ce que tu appelles encore ton amour*

*mais nous disons :
ton amour tu peux le remettre dans ta poche
ton mouchoir par-dessus pour qu'il ne vole
pas trop haut*

*tant que vivant avec une femme
tu trouveras normal qu'elle lave tes slips et tes
chaussettes
comme ta mère les lavait.*

POURQUOI JE SUIS DANS LA LUTTE DES FEMMES



Parce que

J'en ai marre du merdier régnant, inclus les groupes révolutionnaires d'hommes (abusivement dits « mixtes »), et encore plus du merdier que sera la société post-révolutionnaire, parti comme c'est encore un coup.

J'ai constaté un racisme des hommes à mon égard. Emmerdant, mais banal, s'agissant de gens du système. Mais quand c'est quelqu'un qui dit très haut « Je fais la révolution », il y a comme un défaut. Même s'il se casse le cul pour. Certes on ne peut pas douter de la sincérité de son cœur. C'est plutôt le cerveau qui ne va pas : car si je mets le doigt sur le point en question il continue de ne pas voir. Alors la question est : comment faire confiance à la révolution d'un aveugle ? Je fais pas confiance. Je n'y crois pas à sa révolution, si je m'interroge sérieusement ; elle va rater j'en suis sûre. Ça sera un néo-merdier, qui s'intitulera socialisme pour tout arranger. Ça s'est vu, et j'en ai marre.

Du reste il y a de grandes lacunes dans son programme : pour prendre un exemple non partial : la remise en question totale de l'ordre de priorité de la production en fonction non seulement des besoins, mais des jouis-

sances, et par dessus tout de l'état et devenir des richesses naturelles, biens collectifs : il faudra pourtant y penser à ça (1), car on n'a plus que 20 ans devant nous. Et sinon on va arriver dans la société sans classes les pieds devant même le peuple, et où est l'avance ?

Et le sexe ; les rapports ; les structures mentales produites par la société de classes et qu'il tréballe tout heureux, et trébalera dans la société sans, qu'elles empoisonneront autant que l'industrie ; et le travail, qui jouit d'un respect religieux par suite d'un de ces syllogismes sentimentaux dont la pensée occidentale a le secret (2) (et on oublie que la perspective dernière est une abolition à quasi-rien, qui sera rendue possible dans une société sans classes ; mais il semble que le révolutionnaire d'ici, maintenant soit frappé de myopie).

Je sais que, quand il aura fait sa révolution, il me fera participer aux activités productives, dans la joie et avec un salaire égal. Il me fera aussi beaucoup de crèches. Pour que je puisse travailler. Des femmes probablement s'occuperont de mes enfants. Très bien. Ça arrange un peu. Mais ça ne me suffit pas. C'est en fait du réformisme. Moi je veux plus. Je veux la fin de tous les rapports d'oppression, extérieurs et intérieurs. Je trouverais bien, par exemple, que ma participation à la production diminue de moitié le temps de travail de tous (et je n'ai pas entendu parler de ça, dans un contexte pourtant de pays développé et une perspective de révolution mondiale ; c'est drôle on dirait qu'on n'a pas cette perspective, serait-ce oublié parce que les modèles sont tous contraints à des positions tactiques ?) Et par exemple, à mon programme encore, j'ai pas des crèches, j'ai (je l'ai personnellement appliqué, et pour ce motif) : pas d'enfants tant que tu me tiens dans cette condition. Bref, je n'ai pas le même programme que mon camarade ; et je crois bien que je n'ai pas la même idéologie. Alors je ne peux pas militer avec lui.

Je pense qu'il incombe aux femmes, en tant que telles comme dirait grand père, spécifiquement, une fonction particulière dans la lutte. Ou'elles sont susceptibles, en y mettant le paquet, de concourir à l'accouchement futur d'un merdier légèrement moindre. Ou'elles sont une de nos planches de salut à tous, hommes inclus, planche plutôt minable et déjà pas mal pourrie mais dans l'état dégueulasse des choses en société occidentale (dite développée) il faut faire feu de tout bois et puis le combat désintoxique. Et elles sont une telle planche pas à cause de l'anatomie mais en tant que sous-développées (ce qui est, nous le savons maintenant, une supériorité, ou disons une moindre disgrâce). Elles sont un tiers-monde dans le monde occidental. Comme les nègres en USA elles sont en servage, et dans la place ; et comme eux contaminées par l'image que le maître leur a rendue d'elles, à son profit. En tant que femme, je me sens, moi (je n'oblige personne) engagée dans une lutte anti-impérialiste (anti-colonialiste).

Je crois fermement et violemment, à la nécessité, stratégique, d'une ségrégation dans la lutte, cela pour avant tout retrouver la spécificité, l'image que le maître a effacée à l'intérieur de nous et avec notre complicité même, et que nous ne connaissons à peu près plus. Je crois que les luttes, dans un temps séparées, de tous les opprimés contre l'impérialisme sont convergentes de facto. Nos camarades devraient savoir ça tout seuls.

Je suis venue à la ségrégation à contre-cœur, et non pas parce que j'en avais d'abord établi le principe. En principe, j'étais contre. Deux semaines à peine m'ont confirmé sa nécessité. L'image « déjà peu à peu réapparaît pour beaucoup (observation consignée). Je trouve ses contours plutôt beaux. Si quand nous l'aurons retrouvée tout à fait nos camarades n'en veulent pas c'est qu'ils sont vraiment tarés, et pas mûrs pour la société qu'ils préparent.

Je considère ce début de ré-apparition comme une action du groupe. Et une action importante.

Que j'appelle ça une « action » montre l'abîme qui me sépare de la structure mentale dominante, laquelle, j'en profite pour le dire, je vomis et tiens pour un épais merdier.

Se préoccuper des structures mentales de contamination me paraît de la plus extrême urgence ; si nous les conservons, notre mouvement n'a pas lieu d'être, nous ne dépasserons pas le réformisme ; si nous arrivons dans la révolution avec, elle est foutue d'avance. La lutte contre les structures mentales dominantes (qui se trouvent historiquement et non par la nature des choses, être masculines) est à mon ordre du jour, et j'appelle ça une « action », et une action politique.

J'ai décidé récemment de ne plus militer dans des groupes « politiques ». J'y avais fait dès longtemps diverses constatations :

1° Je m'y suis toujours fait chier à mort. Ce n'est tout de même pas normal. Et en définitive ce n'est pas bon signe ;

2° j'ai, on tant que femme, un effort spécial à fournir pour l'ouvrir. C'est injuste, agaçant et fatigant ;

3° d'autant plus qu'ils causent des demi-heures pour dire un truc qui tiendrait bien en trois phrases. Des fois on se demande s'ils sont lents de la tête ; ou bien tiennent-ils le crachoir pour empêcher que les autres l'aient ? On est obligé de noter qu'il y a beaucoup de psychologie dans cette politique-là, des égos déchaînés, des besoins de s'affirmer, de dominer, tout un bazar qui ressemble fort aux expressions psychologiques de l'impérialisme de conquête. (Je pense que d'autres ont fait cette remarque. Est-ce moi ?) ;

4° et, le pire : comment peut-on d'un cœur léger croire faire la révolution tout en trimbalant ces automatismes de concurrence et compétition ? Quelque chose ne va pas. Divorce du pensé et du vécu, hé ! Cette duplicité, cet aveuglement sur soi, on retrouve partout ;

5° et le pire du pire, c'est l'envie de dire quelque chose, qui meurt : ou j'entrais dans ce jeu, et je me sentais tourner cadavre ; ou non : et je tombais toujours à côté. Ailleurs. Une différence fondamentale d'approche. Ce qui me paraît réel ne l'est pas pour eux.

6° et vice-versa. Je suis dans leur discours comme dans un néant : c'est un faux-semblant. C'est pas vrai, ils mentent.

Je me suis accrochée parce que la politique ça m'importe, et la politique c'était ça, rien d'autre.

Or, voici que non. Après quelques jours de ségrégation, et dans les déchirements qu'elle crée fatalement, ayant entendu le mot « politique » usé au sens traditionnel (exemple : la lutte des femmes n'est pas politique) il m'est devenu clair que le sens traditionnel n'était que le sens dominant, et qu'il était restrictif, pour ne pas dire mesquin. Ou'il y avait là appropriation abusive — pour moi, privative, puisqu'on situe ma lutte en dehors (et voilà encore une structure mentale de cassée : structure de classes et qui s'ignore comme telle bien entendu ainsi qu'il est de règle).

Je trouve ce constat intéressant. Si l'exercice de la ségrégation, de sa difficulté même (car on voit là une structure mentale contaminante qui se défend, plante ses griffes dans la chair de sa victime, et celle-ci est déchirée) si l'exercice amène à de tels constats, voilà encore une action du groupe. Je trouve ce groupe, qui n'a rien fait que d'être, extrêmement actif. Ce n'est pas un bilan d'auto-satisfaction c'est pour casser la structure mentale à propos d'« action ».

Alors que leur « politique » aille se rhabiller. Elle est encore bien petite pour un règne absolu et autoritaire. Je choisis la mienne, je lui trouve un peu plus de largeur et de profondeur, je la crois plus révolutionnaire, et bref plus politique.

1° JE NE VEUX PAS ETRE UNE FEMME QUI SE CONJUGUE AU TEMPS PASSE

*Paroles de chanson
comme si comme si on pouvait être autre
chose
mes sœurs de Boston ou d'ailleurs
si nous restons entre leurs bras dans leurs
cadres sur leurs*

*piédestals
mes sœurs de Columbia
ou d'ailleurs
si on n'arrête pas
de faire cuire leurs pâtes
de torcher leurs enfants
mes sœurs Black-Panther ou d'ailleurs
le fusil dans les mains jusqu'à la fin des temps
maudits*

de la double oppression

*alors on a lu et relu dans toutes les langues
du monde*

*celles que nous connaissions
leur cri.*

Paroles d'une chanson.

2° JE NE VEUX PAS ETRE UNE FEMME QUI SE CONJUGUE AU TEMPS PRESENT

*échanger mes silences
contre les miettes de la vie
et me faire le chien de leur chien
l'enfant de l'enfant qui est en eux
je ne veux pas
je peux vouloir cesser de désirer
je peux vouloir
créer la vie où commence la mienne
je peux vouloir vouloir et être comme aux
temps*

*innocents
de l'enfance*

*tandis qu'autour de moi se tisse la toile
ténue
des bonheurs mis en cage
et la parole enfin me revient
et je parle.*

**3° JE NE VEUX PAS ETRE
UNE FEMME
QUI SE CONJUGUE
AU TEMPS FUTUR**

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

que la révolution soit leur mère leur femme
leur putain leur enfant
je m'en fous

**4° JE NE VEUX PAS ETRE
UNE FEMME DU TOUT :
JE VEUX ETRE**

avec les cancrs de la classe
et les garçons manqués
et les petites filles trop sages
et les poupées de cire
et les femmes-femmes et les femmes-enfants
les amazones et les guerrillères
et les mères indignes et les femmes fatales
et les muses et les modèles

dans cette galerie poussiéreuse
où je te défile de te reconnaître
toi
je veux être avec toi
et c'est tout
et c'est marre
et-c'est-assez-dit-la-baleine qui selon Julie
est une partousarde
ça suffit merde quoi laissez-moi respirer
comme dit la chanson
laissez-moi regarder devant moi cette image
inconnue
de moi-même : comme je te ressemble !

Parce que

en essayant de faire un texte par lequel je dirais ce que je venais chercher dans ce groupe, je me suis rendu compte que j'utilisais le langage des mecs. Mon truc, ça devenait le manifeste de n'importe quelle communauté d'opprimés : on remplaçait « femme » par « noir » et ça collait très bien, on aurait même pu mettre n'importe quel animal. Dans un sens, ça nous ouvre les yeux, ou du moins ça a ouvert les miens : maintenant, je pourrais écrire un mémoire :

DE LA FEMME CONSIDEREE COMME UN ANIMAL DOMESTIQUE.

Je me suis dit : c'est un point de départ.

Et puis j'en ai marre de réagir seule dans mon coin chaque fois que je me sens visée comme individu. D'abord, ce genre de réactions n'est efficace que sur le moment. Et, quand on se sent vraiment très atteinte, on a du mal à trouver l'impact : la réaction juste qui renverra l'interlocuteur à ses pâturages.

Parce que moi, je trouve monstrueux de devoir, étant femme, éviter certains endroits. D'avoir peur de marcher seule la nuit dans une rue un peu sombre. De ne pas pouvoir adresser la parole à un homme sans qu'aussitôt il se croie convoité. De ne pas pouvoir faire un pas sans que chaque jour il y ait au moins un homme qui s'adresse à moi, même pas pour m'inviter, mais pour me jeter à la gueule SON problème sexuel.

Je sais que dans ce groupe il y aura plusieurs tendances : que certaines paraîtront trop radicales à d'autres. Là, je touche une idée à Monique, mais

Schéma 1
Tous les hommes ne sont pas des oppresseurs.



c'est vrai ce qu'elle disait : laissons aux groupes réformistes le soin des revendications immédiates. N'adaptions pas le système à notre condition : refusons-le. Pour être honnête avec notre pensée politique, il faut que notre action attaque la pensée mâle dans toutes ses brèches. Refusons la famille, où l'homme reconstruit sa mini-société paternaliste et patriarcale. Refusons les idées réactionnaires de sexualité : ce sont les causes de notre mal, ce sont elles que nous devons attaquer. Refusons un système politique quel qu'il soit, qui nous transforme en couveuses, cuisinières, dactylos, baiseuses, puéricultrices, et ne nous considère pas comme des individus mais comme des fonctions.

J'en ai marre d'être découpée en morceaux selon le bon plaisir des uns et des autres : sexe pour l'un, tête pour l'autre et encore, à condition que la tête soit rentable. Ça, c'est pour les passagers. Pour les autres, ils t'écoutent patiemment, et puis ils passent aux choses sérieuses. J'ai jamais rencontré un mec, même le plus intelligent, qui ne s'adresse à moi comme s'il m'apportait la bonne parole. Et parfois c'est tellement souterrain que même moi, je m'y laisse prendre.

Si je viens dans ce groupe, c'est aussi pour lutter en nous contre ce que j'appelle « la tendance bouche ouverte », c'est-à-dire la tendance que nous avons toutes à écouter la bonne parole.

Parlons-en, des paroles ! Actuellement, nous utilisons un langage de classe déterminé par des facteurs économiques et sociaux. Or, jamais les femmes n'ont eu la moindre influence sur ces secteurs : ce qui revient à dire que nous utilisons le langage des hommes pour essayer de faire passer un discours qui nous est propre.

Cette explication, là, que je viens de donner, elle est écrite exactement en langage-mec. Donc, je suis aussi venue pour que l'on cherche ensemble un

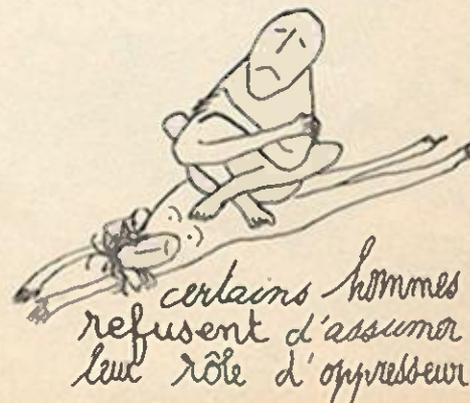
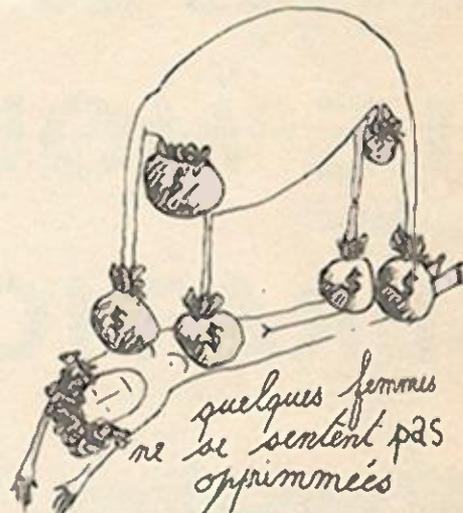
langage qui nous appartienne un peu, une parole, une expression un peu vivantes.

Et puis je n'ai plus envie de poser le problème en termes de revendications, comme je l'avais fait hier. Hier, j'écrivais un texte pour me mettre à l'abri, pour affirmer que j'avais le droit de... Aujourd'hui, je sais que j'en ai le droit : inutile de le clamer si fort : passons aux actes.

Oui, merde, passons aux actes, cessons d'être agiles. Cessons de n'agir qu'en fonction de et en réaction à... Assez de mendicité, exagérons : c'est un langage que les mecs ne comprennent pas, donc une arme efficace.

Il faut cesser d'accepter d'être renvoyées à nos tricots, à nos casseroles, à nos machines à écrire, à notre gentille littérature féminine, au soin des blessés et au repos du guerrier, pour parler des cas présents. Si le propre des femmes, c'est les larmes et les cris, pleurons et crions : d'abord, les mecs ont horreur de ça, c'est un terrain qui leur échappe, donc une arme efficace. Ils nous attendent faibles et plaintives : soyons fortes. Ils ne croient pas que nous puissions avoir jamais des idées justes (parfois ils disent : politiquement justes) : dépassons les idées, collons à la vie, à la réalité, à l'histoire. Si nous ne le faisons pas, nous risquons de nous retrouver dans une société révolutionnaire qui, ne libérant que la moitié mâle de l'humanité, reconduira le contrat exploitant-exploité : cette société ne SERA PAS révolutionnaire.

Soyons chacune, aujourd'hui, maintenant, un individu entier : plus de fragments, plus d'essence de femmes (la féminité), plus de merveilleux petits animaux incompréhensibles mais en fait très bien compris puisque créés de toutes pièces par eux : qu'ils ne rencontrent que des blocs. Je suis venue créer avec vous un bloc. Je suis venue me changer en pierre.



Nous sommes ici pour dénoncer la campagne des Etats Généraux de la Femme lancée par le journal « Elle », lequel s'arroge le droit de représenter toutes les femmes à travers un questionnaire qui est une manipulation pour canaliser et récupérer la rébellion de toutes les femmes ; pour tuer dans l'œuf toute tentative de regroupement et désamorcer l'inévitable révolte collective des femmes.

Cette campagne laisse croire aux femmes qu'on leur demande leur avis : elle propose aux femmes des choix de détail qu'elle leur fait prendre pour des choix essentiels ; quand les choix essentiels ont été pris pour elles et à leur place.

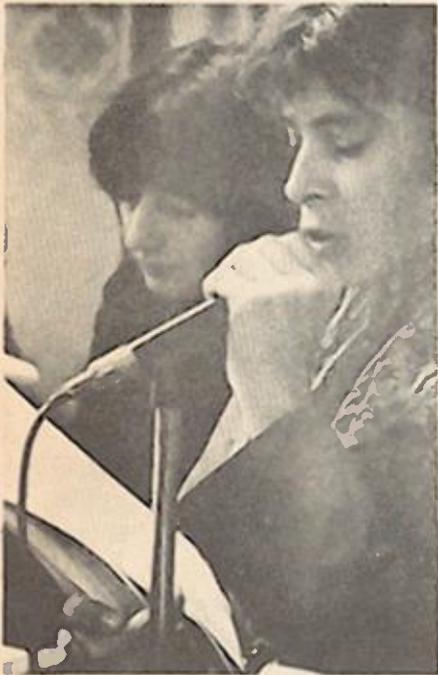
Leur oppression fondamentale reste L'AMOUR, LE MARIAGE, LE COUPLE, LA FEMINITE, L'INSTINCT MATERNEL, LE TRAVAIL MENAGER, etc., ne sont pas remis en question.

Ils essayent d'imposer l'idée que ces concepts appartiennent à la « nature éternelle de la femme », ce que nous contestons violemment.

LA FEMME n'existe pas, c'est une des créations du patriarcat destinées à écraser les femmes.

Nous, mouvement de libération des femmes, nous ne voulons plus attendre passivement cette pseudo-liberté concédée d'en haut et goutte à goutte, que ce soit par Moulinex, « Elle », Chaban-Delmas, le P.C. ou consort.

Nous ne laisserons plus personne décider de notre sort, nous le prenons en mains.



Le lieu et les personnes de la conférence de presse de ELLE



autres actrices non prévues

LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES



avant



après



« Qu'est-ce qui vous paraît le plus important pour une femme :
 — faire le brabeur, fêter ceux de son côté, de ceux qui l'entourent ?
 — réaliser ses propres épanouissements ? »

1



OMO
LAVE PLUS BLANC

VAUT MIEUX
SOLIVAISSELLE



« Qu'est-ce qui vous paraît le plus difficile à supporter pour une femme de la part de l'homme qu'elle aime :
 — qu'il la tienne à l'écart de sa vie professionnelle,
 — qu'il la méprise intellectuellement,
 — qu'il la laisse moralement seule,
 — qu'il la trompe,
 — qu'il soit pudique,
 — qu'il soit jaloux,
 — qu'il soit égoïste. »

2



QU'IL SOIT
EGOÏSTE

J'AIME QU'IL ME
TIENNE À L'ÉCART

MOI, JE PRÉFÈRE
QU'IL ME MÉPRISE

NON !
QU'IL ME LAISSE
MORALEMENT
SEULE



« A votre avis, est-ce qu'une femme l'aujourd'hui s'habille d'abord :
 — pour plaire à l'homme qu'elle aime,
 — pour plaire aux hommes en général,
 — pour plaire à son entourage,
 — pour exprimer sa personnalité,
 — pour se sentir bien dans sa peau,
 — pour donner une bonne image d'elle-même,
 — pour marquer son rang social. »

3



A POIL !

A POIL !

A POIL !

PLAIRE !
PLAIRE !



JE VOUS AI
COMPRIE !

4



NOUS NON PLUS

ELLE
EST
GÉNÉRALE

Monographie

J'ai deux gosses. Avant mon premier enfant, deux avortements dont un qui a failli mal tourner. Entre le premier et le deuxième, un autre. Après la naissance de ma fille, encore un. Pas particulièrement marrant tout ça. Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai un problème au niveau de ma planification des naissances... Les femmes veulent être maîtresses de leur ventre ? (C'est un mot d'ordre que j'ai vu affiché). D'accord. Mais je n'aime pas prendre la pilule. Faudrait peut-être essayer de prendre en compte ces problèmes-là !

VOUS REPRODUIRE ? VOUS VOUS ETES REGARDES

Le plus long moment pendant lequel je l'ai utilisé, ça a été un an et demi. J'ai arrêté en mai 1968 (??). Je n'ai pourtant pas eu de gosses tout de suite. J'ai été stérile pendant dix mois. Après la naissance de ma fille, en 1969, et le retour des couches, la question s'est posée de nouveau : quels moyens contraceptifs employer ? Si le « retrait » ne me plaisait pas, je m'étais relativement habituée à la capote anglaise. Je me suis heurtée à une opposition farouche de mon Jules (par ailleurs gauchiste, et c'est vrai que c'est dans un ailleurs que ça se passe). Ce système lui était insupportable. Il y avait consenti pendant que j'allaisais, mais il ne pouvait plus en être question. La pilule c'était pourtant simple, y'a qu'à y penser chaque matin, et ça y est.

LES MEDECINS BAISENT LES FEMMES SAIGNENT

Eh bien non. La pilule, à moi, ça me change tout. Ça me change mes règles, ça me change la perception que j'ai de mon corps (au milieu du cycle et à la fin, j'y étais bien habituée, c'est bête et ça se dit pas). Je ne sens plus mes ovaires de la même façon, et puis ça continue toujours à me donner un peu mal au cœur (ça, c'est de l'hystérie), etc... Tous arguments qui ne tiennent pas devant l'inconfort où se trouvait Monsieur. Alors, ça a sadisé bon train, il a refusé de baiser pendant 15 jours... pour me punir de n'avoir pas repris la pilule tout de suite, de le mettre devant le « fait accompli » et tout.

NOUS VOULONS LE CONTROLE DE LA PROCREATION

Depuis, j'ai décidé de me faire mettre un stérilet, et en attendant, j'prends la pilule. Sauf que je l'ai oubliée pendant trois jours cet été, d'où le dernier avortement, décidé dans une atmosphère conjugale un peu... tendue.

C'est vrai que les moyens contraceptifs, c'est un moyen de libération, que c'est le moyen de ne plus souffrir dans son corps (et dans la tête) des imprévisions des Jules ou maris. Mais on voit bien que ça peut aussi prolonger l'histoire de la longue soumission des bonnes femmes. Sous prétexte que, comme on dit, les gosses « c'est les femmes qui les font », faudrait qu'elles soient seules à empêcher qu'ils se fassent. La pilule, c'est une planque pour les bonhommes, une bonne manière de ne plus y penser. Moi j'suis pour la pilule masculine. On pourra alors alterner, un mois chacun, et on verra alors leurs réactions ! Après tout, l'homme c'est pas mon ennemi de classe, j'ai pas à me garantir des saloperies qu'ils pourront me faire, est-ce utopique d'envisager que la contraception ça se fasse à deux ?

LA POLITIQUE C'EST LA VIE MEME

Beaucoup d'entre nous ont commencé par parcourir, d'une manière presque fatale, les étapes suivantes :

1) « Avant », on est contre le principe de séparer « le problème de la femme » du reste du contexte social et de le traiter à part. On lutte durement au niveau individuel, mais on refuse très fermement de s'insérer des los « unions » des femmes, dans les « sections féminines » des partis (horreur !), on est agacées par les « rubriques féminines ». Les problèmes politiques ne peuvent être que communs. Certaines d'entre nous sont des fanatiques de la mixité.

2) On entend parler d'un « mouvement de libération des femmes ». On est alertée — parfois par des petits détails : le ton d'un manifeste, l'humour d'une action. On dresse l'oreille, subitement intéressée : de ce moment on cherche activement à s'informer. On a ressenti comme un déclenchement, un signal, en résonance avec quelque chose de profondément enfoui en soi ; comme un éveil, et on se mettrait en marche.

Néanmoins, ça dérange que ces mouvements soient composés uniquement de femmes. On pense vaguement peut-être que c'est une erreur. On n'aime pas la ségrégation. Et puis beaucoup n'aiment pas non plus le mot « féministes ».

3) On y va tout de même. En curieuse la première fois. Pour voir. Du moins c'est ce qu'on dit. Souvent, la première intervention de la « visiteuse » est : Mais pourquoi n'êtes-vous pas mixtes ? Cette question paraît énerver un peu. L'explication donnée n'est pas des plus claires. En gros : on ne peut pas. Rien de convainquant.

La réunion non plus, dans la plupart des cas.

4) Huit jours après, on y est jusqu'au cou (peu d'exceptions). Quand la « visiteuse » de ce jour-là, venue en curieuse, pour voir — croit-elle — demande : Pourquoi n'êtes-vous pas mixtes ? On sent un léger agacement. On s'entend répondre que, voilà, c'est comme ça. On ne peut pas. On se rend bien compte que l'explication n'est pas des plus claires, ni convainquante. On pense : c'est drôle, qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Ce changement n'est pas le résultat d'une réflexion, encore moins d'une analyse. Il s'est fait. On ne peut que le constater : voilà, je ne suis plus pour la mixité à l'intérieur du mouvement.

Les amies restées dehors remarquent qu'on est « très en forme » ; et s'étonnent de nous voir passer d'un seul coup (quoi, toi qui, avant, etc.) à la ségrégation. On dit : oui c'est vrai c'est étonnant. Les amies trouvent que ce serait mieux mixte, ne comprennent pas pourquoi ça ne l'est pas, est-ce que le problème ne concerne pas aussi les hommes ? Oui, certainement, et peut-être ceux qui s'en rendent compte vont faire des groupes aussi. Alors pourquoi pas ensemble ? disent les amies. Eh bien, pourquoi ne faites-vous pas un groupe mixte vous ? Ce serait très bien qu'il y ait

des groupes mixtes • aussi •, excusez-moi, j'ai une réunion.

Un peu plus tard on pourra même dire : une réunion féministe. On n'a plus rien contre le mot.

5) A peu près vers la deuxième semaine, nous notons sur nous-mêmes d'intéressants phénomènes.

Réflexions prises sur le vif :

- Je suis beaucoup plus calme •.
- Je ne suis pas moins en colère, mais je m'énerve moins •.
- Depuis quelques jours, je vis comme dans un rêve •.
- Bizarro, je ne vois plus les hommes de la même façon. Je ne suis pas du tout plus hostile non, ce n'est pas ça. Je suis placée autrement •.
- Quand des types m'interpellent dans la rue, je suis prête à faire front : quelquefois ça me met en colère, quelquefois ça me fait rire : mais c'est plus franc, moins gêné •.
- Pour la première fois, je me suis sentie dans ma peau •.
- Je suis beaucoup plus gaie, depuis •.
- Dans la rue, je marche mieux. J'ai l'impression de tenir sur mes deux jambes •.
- Je crois que j'ai plus d'énergie. Je suis crevée, mais j'ai des masses d'énergie •.
- J'ai retrouvé ma voix •.
- « Je respire mieux », ça c'est très souvent : il paraît que les deux sens du mot « oppression » ne vont pas l'un sans l'autre. Ces changements, qui surviennent avec une rapidité étonnante, ont un air irréversible. Ils ne sont pas une fin (de toutes façon, on ne les avait ni cherchés ni prévus), ils ressemblent plutôt à un prélude : c'est maintenant que ça commence. Mais alors on est sûre que c'est quelque chose de bien réel qui commence.

• L'ennui avec ces groupes, dit une nouvelle venue dans le Women's Lib US, c'est que ça vous change personnellement : la vie personnelle et la politique sont fondues •.

Tiens, Comment diable se fait-il qu'ils se trouvent séparés ?

Ils me font marrer tous ces gauchistes ! Pendant qu'ils discutent du Mouvement de Libération des Femmes, car ils en discutent... pensez donc un truc qui leur échappe (« c'est un monde de voir l'aliénation de la femme et que justement dans mon métier j'en vois de toutes les couleurs »...) Pendant ce temps-là, la Marie couche toi là d'un simili gauchiste, je continue à faire la vaisselle et la cuisine... comme une idiole.

Il a pas le temps. Pensez donc c'est normal, il a tant de choses à faire !... et je marche. Pas de problèmes — et sûrement même que j'en rajoute « toutes des maso ».

Ce que je ne comprends pas dans le truc des femmes c'est comment ça va changer quelque chose à ça. Si on en discute entre nous on fera des expéditions punitives ! C'est idiot ! (si le mâle est en nous — et comme on a une bonne dose de masochisme III) alors on se fera des expéditions auto-punitives... à tourner en rond !

Ou alors on discute de l'aliénation en général, de la politique et tout et HOP, en dehors du sujet. Peut-être qu'il faudrait faire des groupes petits, etc., je ne sais pas. J'en parlerai avec lui (toutes des idioties, je vous dis !).

La france vaut bien une fausse couche

Nous ne demandons pas à un régime féodal qu'il nous octroie la liberté d'avorter. Nous vous informons simplement qu'il le faudra de toutes façons.

Nous savons que vous n'en avez pas envie, vous y perdrez un de vos plus puissants moyens de coercition contre nous. Mais vous ne paraissez pas vous rendre bien compte de ce qui se passe.

HOMMES DU CAPITALISME NOUS NE VOULONS PAS VOUS REPRODUIRE

Il se passe que nous, les femmes, nous avons de plus en plus envie de disposer de nous-mêmes. Nous ne désirons plus porter des enfants forcés, exigés pour vos gâchis. Nous n'avons plus envie de saigner pour votre plaisir ni de craindre la mort quand des moyens existent de l'éviter. Nous sommes bien conscientes que vous nous interdisez délibérément l'accès de ces moyens, afin de nous tenir en mains. Nous ne voulons plus avorter dans la douleur et la peur inutiles. Nous vous demandons compte d'un million de blessées et de cinq mille mortes par an.

REFUS D'AVORTEMENT = NON-ASSISTANCE A PERSONNE EN DANGER

Vous avez eu jusqu'alors pour alliée l'ignorance où vous étiez parvenus à nous maintenir. Hélas pour vous cette alliée vous lâche. Nous avons tout de même fini par accéder à une information suffisante. Vous nous avez donné trop de liberté déjà, c'est trop tard, le processus est irréversible.

Qui a le contrôle de la procréation messieurs ?

Les femmes.

Elles le savent. Elles le prendront que vous le voulez ou pas.

Le moment paraît venu, pour vous, de réfléchir et de vous demander comment affronter cette nouvelle situation au mieux de vos intérêts. Cette situation est grave — pour vous.

TU N'AVORTERAS POINT T'AVAIS QU'À PAS...

Nous, nous prendrons de plus en plus de liberté et vous n'y pourrez rien. Le temps à présent travaille pour nous. Contre vous.

La liberté de l'avortement ce n'est pas une revendication des femmes. C'est un conseil.

